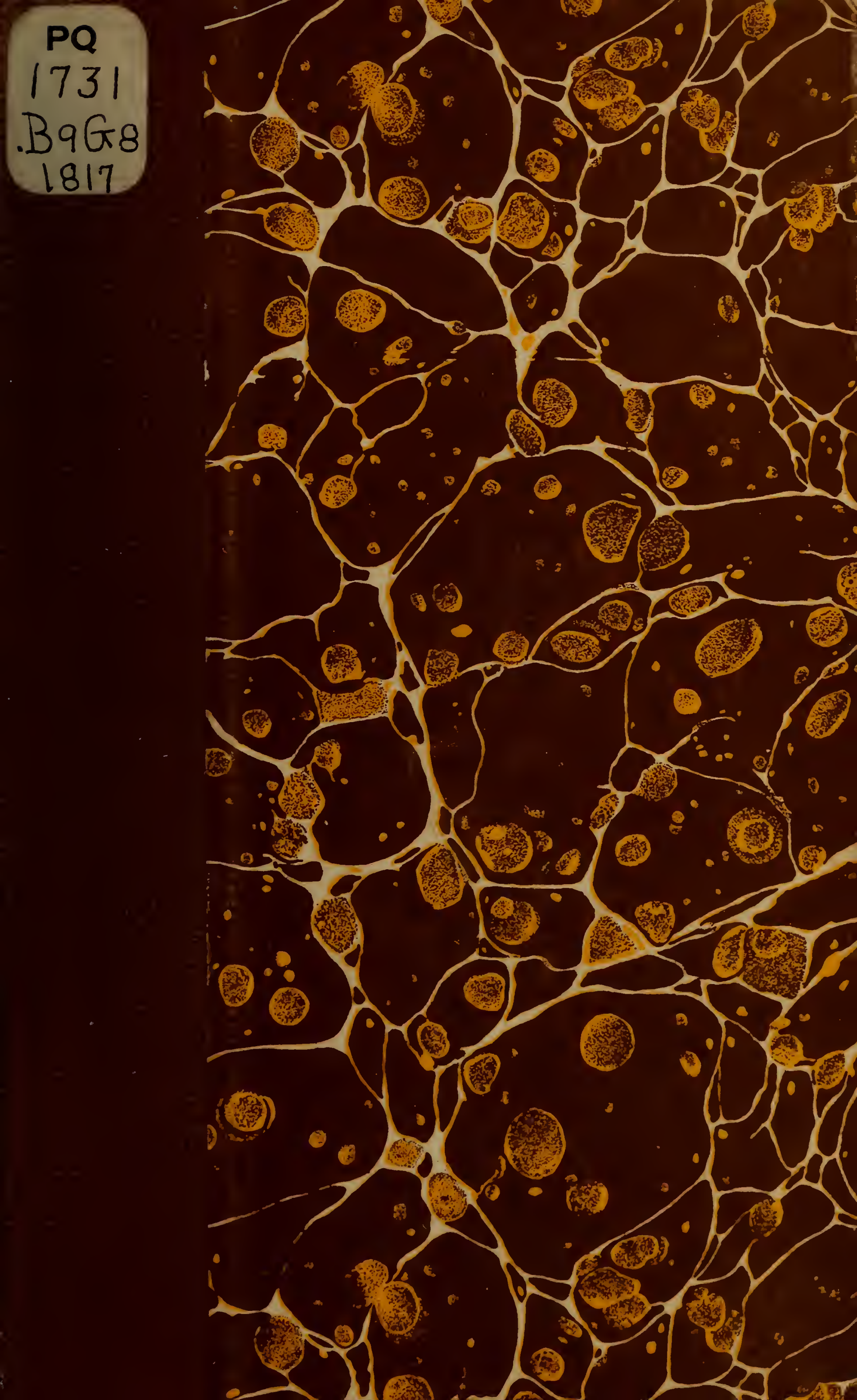



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

LE GRONDEUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

DE BRUEYS ET PALAPRAT.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

LE GRONDEUR,

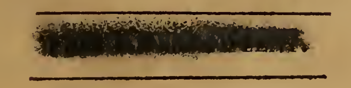
COMÉDIE EN TROIS ACTES,

DE BRUEYS ET PALAPRAT;

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, le samedi 3 février 1691.

NOUVELLE ÉDITION,

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.



A PARIS,

CHEZ BARBA, Libraire, au Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51;
HUBERT, Libraire, au Palais-Royal, Galeries de bois, côté du jardin, n°. 222.

1817.

PERSONNAGES.

M. GRICHARD, médecin.
ARISTE, avocat, et frère de M. Grichard.
TÉRIGNAN, fils de M. Grichard, et amant de Clarice.
BRILLON, second fils de M. Grichard.
MONDOR, amant d'Hortense.
M. FADEL, parent de Clarice.
LOLIVE, valet de M. Grichard.
M. MAMURRA, précepteur de Brillon.
M. RIGAUT, notaire.
JASMIN, laquais de M. Grichard.

HORTENSE, fille de M. Grichard.
CLARICE, amante de Térignan.
CATAU, suivante d'Hortense.
ROSINE, suivante de Clarice.

UN PRÉVÔT DE MAÎTRE A DANSER.

La scène est à Paris, chez M. Grichard.



Nota. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs). Les changemens de places qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Les noms imprimés en caractères *penchés*, ou *italiques*, indiquent ceux des personnages qui ne sont pas sur le devant de la scène.

D. L. P.

LE GRONDEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HORTENSE, TÉRIGNAN.

TÉRIGNAN.

Mais, ma sœur, pourquoi ce retardement?

HORTENSE.

Nous le saurons quand mon père reviendra de la ville.

TÉRIGNAN.

Il faudrait le savoir plus tôt.

HORTENSE.

Vous avez envoyé Lolive chez mon oncle, et moi Catau chez Clarice, pour s'en informer; ils seront bientôt ici.

TÉRIGNAN.

Qu'ils tardent à venir! et que je souffre dans l'incertitude où je suis!

SCÈNE II.

TÉRIGNAN, CATAU, HORTENSE.

HORTENSE.

Voici déjà Catau.

TÉRIGNAN.

Eh bien, qu'as-tu appris chez Clarice?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar son père était sorti, et Clarice n'était pas encore levée. Mais...

HORTENSE.

Quoi! mais?

CATAU.

Ne connaissez-vous pas à mon air que je vous apporte de bonnes nouvelles?

HORTENSE.

Et quelles?

CATAU.

Vous serez mariés ce soir, l'un et l'autre. La maison de monsieur de Saint-Alvar est toujours remplie de préparatifs qu'on y fait pour vos noces.

HORTENSE.

Je vous le disais bien, mon frère.

TÉRIGNAN.

Je ne serai point en repos que je ne sache la raison du retardement d'hier au soir, de la propre bouche de mon père.

HORTENSE, à Catau.

Va donc voir s'il est revenu.

CATAU.

Bon! revenu; eh! ne l'entendrions-nous pas, s'il était au logis? Cesse-t-il de crier, de gronder, de tempêter, tant qu'il y est? et les voisins eux-mêmes ne s'aperçoivent-ils pas quand il entre, ou quand il sort?

HORTENSE.

Au moins, seconde-nous bien aujourd'hui : quoi qu'il fasse, nous avons résolu de le contenter.

CATAU.

De le contenter? ma foi! il faudrait être bien fin. Avouez que c'est un terrible mortel que monsieur votre père?

HORTENSE.

Nous sommes obligés de le souffrir tel qu'il est.

CATAU.

Les valets et les servantes qui entrent céans n'y demeurent, tout au plus, que cinq ou six jours. Quand nous avons besoin d'un domestique, il ne faut pas songer à le trouver dans le quartier, ni même dans la ville; il faut l'envoyer quérir en un pays où l'on n'ait point entendu parler de monsieur Grichard, le médecin. Le petit Brillon, votre frère, qu'il aime à la rage, a changé de précepteur trois fois dans ce mois-ci, parce qu'il ne le châtiait pas à sa fantaisie. Moi-même, je serais déjà bien loin, si l'affection que j'ai pour vous...

SCÈNE III.

CATAU, TÉRIGNAN, LOLIVE, HORTENSE.

CATAU.

Mais voici Lolive.

TÉRIGNAN, à Lolive.

Eh bien, que t'a dit mon oncle?

LOLIVE.

Monsieur, d'abord il m'a demandé si monsieur votre père, à qui il m'a donné, était bien content de moi. Je lui ai répondu que je n'étais pas trop content de lui, et que depuis deux jours que je le sers, il ne m'a pas été possible...

TÉRIGNAN.

Eh! laisse tout cela, et me dis seulement s'il n'a point su pourquoi mon mariage avec Clarice a été différé.

HORTENSE.

Et s'il n'a rien appris de nouveau sur le mien avec Mondor.

LOLIVE.

C'est à quoi je voulais venir.

CATAU.

Eh! viens-y donc.

LOLIVE.

Dans le moment que je m'informais de vos affaires, le père de Clarice est entré, et il n'a pas eu le temps de me parler.

TÉRIGNAN.

Tu n'as donc rien appris?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, monsieur.

HORTENSE.

C'est donc en écoutant ce qu'ils ont dit?

LOLIVE.

Oui, mademoiselle.

CATAU.

Et de quoi se sont-ils entretenus?

LOLIVE.

Je vais vous le dire. Ils se sont tirés à l'écart; ils m'ont fait signe de m'éloigner, ils ont parlé tout bas, et je n'ai rien entendu.

CATAU.

Te voilà bien instruit.

LOLIVE.

Mieux que tu ne penses.

TÉRIGNAN.

Mais, à ce compte-là, tu ne peux rien savoir ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, monsieur.

HORTENSE.

Mon oncle te l'a donc dit, ou quelque autre, après que monsieur de Saint-Alvar a été sorti ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, mademoiselle.

CATAU.

Eh ! comment diantre le sais-tu donc ?

LOLIVE.

Oh ! donne-toi patience. (*A Térignan et à Hortense.*) Vous ne connaissez pas encore tous mes talens. On se cache des valets, quand on a quelque secret à dire ; et moi, depuis que je sers, je me suis fait une étude de deviner les gens.

CATAU.

Peste de l'imbécile.

LOLIVE.

Oui ; et j'y ai si bien réussi que lorsque deux personnes, dont je sais les affaires, discourent ensemble avec un peu d'action, je ne veux que les voir en face ; et je gagerais, à leurs gestes, et à l'air de leur visage, de vous rapporter, mot pour mot, ce qu'ils ont dit.

CATAU.

Il est devenu fou.

TÉRIGNAN, à Lolive.

Mais enfin que soupçonnes-tu ?

LOLIVE.

Que vos affaires ont changé de face.

HORTENSE.

A quoi l'as-tu reconnu ?

LOLIVE.

Premièrement, à ce que monsieur de Saint-Alvar n'a rien voulu dire devant moi à monsieur Ariste.

TÉRIGNAN.

TÉRIGNAN.

Ah! ma sœur, il n'y a que trop d'apparence.

LOLIVE.

Je ne vous ai pas encore tout dit.

HORTENSE.

Sais-tu quelque chose de plus?

LOLIVE.

Oh! qu'oui. A peine le père de Clarice a ouvert la bouche, que voici comme votre oncle lui a répondu. Remarquez bien ceci... (*Il fait les gestes d'un homme surpris et en colère.*)

CATAU.

Que diantre veux-tu dire?

LOLIVE.

Quoi! tu ne le vois pas? Cela est pourtant plus clair que le jour, (*montrant Térignan.*) et monsieur m'entend bien, assurément.

TÉRIGNAN.

Je m'en doute assez.

LOLIVE.

Et mademoiselle aussi.

HORTENSE.

Je n'y comprends rien.

LOLIVE.

Je vais vous l'expliquer. Quand votre oncle faisait ainsi, (*il refait les mêmes gestes*,) vous jugez bien qu'il était surpris, étonné, et en colère de ce que monsieur de Saint-Alvar venait de lui dire : ces actions parlent d'elles-mêmes. Tenez, voyez si, avec ces gestes-là, il pouvait lui dire autre chose que ceci : « Quoi! vous avez changé de sentiment? que me » dites-vous-là? est-il possible? »

TÉRIGNAN.

Que disait à cela monsieur de Saint-Alvar?

LOLIVE.

Voici ce qu'il lui répliquait.

(Il fait les gestes d'un homme qui fait des excuses.)

CATAU.

Et que veulent dire ces actions-là?

LOLIVE.

Pour celles-là, elles sont équivoques...

CATAU.

Point : je les trouve aussi claires que les autres.

LOLIVE.

Explique-les donc pour voir ?

CATAU.

Eh ! explique-les, toi-même, puisque tu as commencé.

LOLIVE.

Cela peut signifier qu'il lui faisait des excuses d'avoir été obligé de changer de sentiment. Voyez. « J'en suis bien » fâché ! je n'ai pu faire autrement ; monsieur Grichard l'a » voulu. » Ou bien cela pourrait encore signifier que l'absence de Mondor a été cause qu'on a différé vos mariages.

CATAU.

Quoi ! tu trouves tout cela dans ces gestes ?

LOLIVE.

Je gagerais qu'il ne s'en faut pas une syllabe.

CATAU, à Térignan et à Hortense.

C'est un fou, vous dis-je ; cela ne peut être. Clarice est fille unique de monsieur de Saint-Alvar qui est un riche gentilhomme, ami de votre père. Mondor est un homme de qualité, dont le bien et le mérite répondent à la naissance. Vos mariages sont arrêtés depuis hier, la parole est donnée, les contrats sont dressés, il n'y a qu'à signer. Il ne sait ce qu'il dit.

LOLIVE.

Je ne crois pourtant pas m'être trompé.

CATAU.

Cependant, tu n'as rien ouï.

LOLIVE.

Non : mais j'ai vu ; et les actions des hommes sont moins trompeuses que leurs paroles.

TÉRIGNAN.

Je tremble qu'il ne dise vrai.

CATAU.

Vous vous arrêtez à des visions ; et moi, je viens de voir des préparatifs de noces.

LOLIVE.

Ce sont peut-être ces préparatifs qui ont rebuté monsieur Grichard. Tu sais qu'il a une parfaite aversion pour tout

ce qui s'appelle festin, bal, assemblée, divertissement, et enfin pour tout ce qui peut inspirer la joie.

HORTENSE.

Quoi qu'il en soit, va faire exactement ce que mon père t'a commandé quand il est sorti, afin qu'à son retour il ne trouve ici aucun sujet de se mettre en colère.

CATAU.

Adieu, truchement de malheurs. Va faire des commentaires sur les grimaces de notre singe.

(Lolive sort.)

SCÈNE IV.

CATAU, TÉRIGNAN, HORTENSE.

TÉRIGNAN.

Ce que Lolive vient de nous dire redouble mes alarmes.

CATAU.

Auriez-vous fait connaître à votre père que vous êtes amoureux de Clarice?

TÉRIGNAN.

Moi! non, assurément. Il me soupçonne, au contraire, d'aimer Nérine, la fille d'un médecin qui n'est pas trop de ses amis; et, pour le laisser dans son erreur, lorsqu'il me proposa hier la belle Clarice, je feignis de n'y consentir qu'à regret.

CATAU.

Vous fîtes fort bien.

HORTENSE.

Il ignore aussi mes sentimens pour Mondor, et croit même que je ne l'ai jamais vu, non plus que lui, à cause qu'il est presque toujours à l'armée.

CATAU.

Tant mieux. Gardez-vous bien de lui faire connaître que ces mariages vous plaisent. Les esprits à rebours, comme le sien, ne veulent jamais ce qu'on veut, et veulent toujours ce qu'on ne veut pas.

HORTENSE.

On frappe, et même rudement. Vois qui c'est.

CATAU.

Ce sera sans doute votre père.... Non, Dieu merci, c'est monsieur Ariste.

SCÈNE V.

CATAU, TÉRIGNAN, ARISTE, HORTENSE.

TÉRIGNAN.

Eh bien, mon oncle, comment vont nos affaires?

ARISTE.

Fort mal.

TÉRIGNAN.

Ah, ciel!

HORTENSE.

Quoi, mon oncle...

ARISTE.

Votre père me suit; retirez-vous : laissez-moi lui parler; je veux tâcher de le ramener à la raison.

TÉRIGNAN.

Serait-il possible?

ARISTE.

Retirez-vous, vous dis-je, et m'attendez dans votre appartement; j'irai vous rendre compte de tout...Eh! vite; il vient.

CATAU.

Eh! tôt, retirons-nous : voici l'orage, la tempête, la grêle, le tonnerre, et quelque chose de pis. Sauve qui peut.

(Térignan, Hortense et Catau sortent.)

SCÈNE VI.

LOLIVE, M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

Bourreau! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte?

LOLIVE.

Monsieur, je travaillais au jardin : au premier coup de marteau j'ai couru si vite, que je suis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien! Que ne laisses-tu la porte ouverte?

LOLIVE.

Eh! monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire ?

ARISTE.

Mon frère, voulez-vous bien...

M. GRICHARD.

Oh! donnez-vous patience... (*A Lolive.*) Comment faire? coquin!

ARISTE.

Eh ! mon frère, laissez-là ce valet, et souffrez que je vous parle de...

M. GRICHARD.

Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE, à part.

Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. GRICHARD, à Lolive.

Comment faire? infâme!

LOLIVE.

Oh ! çà, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut-il, monsieur...

M. GRICHARD.

Encore ! tu raisonneras, ivrogne?

ARISTE.

Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

M. GRICHARD.

Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

LOLIVE, à part.

Morbleu! j'enrage d'avoir raison.

M. GRICHARD.

Te tairas-tu ?

LOLIVE.

Monsieur, je me ferais hacher : il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez ; comment la voulez-vous ?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin. Je la veux.... je la.... Mais voyez ce maraut-là. Est-ce à un valet à me venir faire des questions ? Si je te prends, traître, je te montrerai bien comment je la veux.... (*à Ariste qui rit.*) Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte ?

ARISTE.

Moi ? point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyais bien faire.

M. GRICHARD.

Oh ! je croyais... Sachez, monsieur le rieur, que je croyais n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE.

Eh ! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serais bien aise...

M. GRICHARD.

Non ; je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir. (*A Lolive.*) As-tu balayé l'escalier ?

LOLIVE.

Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la cour ?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. GRICHARD.

Tu n'a pas fait boire la mule ?

LOLIVE.

Ah ! monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine?

LOLIVE.

Oui, monsieur : Guillaume y était présent.

M. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

M. GRICHARD.

Et mes lettres, les as-tu portées à la poste? (*A Ariste.*) Heim?...

LOLIVE.

Peste! monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin...

LOLIVE.

Ce matin? Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces?

M. GRICHARD.

Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore...

LOLIVE.

Elles sont logées, monsieur. Vraiment, depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin; j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

M. GRICHARD.

Oh! il faut que je chasse ce coquin-là : jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci : il me ferait mourir de chagrin. (*A Lolive.*) Hors d'ici.

(1) LOLIVE, à Ariste.

Que diable a-t-il mangé?

ARISTE, le plaignant.

Retire-toi.

(1) M. Grichard, *Lolive*, Ariste.

SCÈNE VII.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

En vérité, mon frère, vous êtes d'une étrange humeur. A ce que je vois, vous ne prenez pas des domestiques pour en être servi; vous les prenez seulement pour avoir le plaisir de gronder?

M. GRICHARD.

Ah! vous voilà d'humeur à jaser.

ARISTE.

Quoi! vous voulez chasser ce valet à cause qu'en faisant tout ce que vous lui commandez, et au-delà, il ne vous donne pas sujet de le gronder; ou, pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher.

M. GRICHARD.

Courage, monsieur l'avocat, contrôlez bien mes actions.

ARISTE.

Eh! mon frère, je n'étais pas venu ici pour cela; mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les sujets du monde d'être content, vous êtes toujours en colère.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainsi.

ARISTE.

Eh! je le vois bien. Tout vous rit; vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nés, vous êtes veuf, vos affaires ne sauraient mieux aller: cependant on ne voit jamais sur votre visage cette tranquillité d'un père de famille qui répand la joie dans toute sa maison: vous vous tourmentez sans cesse, et vous tourmentez, par conséquent, tous ceux qui sont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD.

Ah! ceci n'est pas mauvais. Est-ce que je ne suis pas homme d'honneur?

ARISTE.

Personne ne le conteste.

M. GRICHARD.

A-t-on rien à dire contre mes mœurs?

ARISTE.

Non, sans doute.

M. GRICHARD.

Je ne suis, je pense, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous; et...

ARISTE.

Il est vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joués jusqu'à présent sur le théâtre, et qui frappent les yeux de tout le monde; mais vous en avez un qui empoisonne toute la douceur de la vie, et qui peut-être est plus incommode dans la société que tous les autres : car enfin on peut, au moins, vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare et un menteur; mais on n'a jamais un seul moment de repos avec ceux que leur malheureux tempérament porte à être toujours fâchés, qu'un rien met en colère, et qui se font un triste plaisir de gronder et de criailler sans cesse.

M. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliser? Je commence à m'échauffer beaucoup.

ARISTE.

Je le veux bien, mon frère; laissons ces contestations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

M. GRICHARD.

On dit! on dit! De quoi se mêle-t-on? Je voudrais bien savoir qui sont ces gens-là?

ARISTE.

Ce sont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire, moi. Le monde n'est rempli que de ces preneurs d'intérêt, qui, dans le fond, ne se soucient non plus de nous que de Jean-de-Vert.

ARISTE.

Oh! il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc se taire.

ARISTE.

Mais pour votre bien on aurait des choses à vous dire.

M. GRICHARD.

Il faut donc parler.

ARISTE.

Vous étiez hier dans le dessein de marier avantageusement vos enfans.

M. GRICHARD.

Cela se pourrait.

ARISTE,

Ils consentaient l'un et l'autre à votre volonté.

M. GRICHARD.

J'aurais bien voulu voir le contraire.

ARISTE.

Tout le monde louait votre choix.

M. GRICHARD.

C'est de quoi je ne me souciais guères.

ARISTE.

Aujourd'hui, sans que l'on sache pourquoi, vous avez tout d'un coup changé de dessein.

M. GRICHARD.

Pourquoi non?

ARISTE.

Après avoir promis votre fille à Mondor, vous voulez la donner aujourd'hui à monsieur Fadel qui n'a pour tout mérite que d'être beau-frère de monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Que vous importe?

ARISTE.

Et vous voulez épouser cette même Clarice que vous avez promise à votre fils.

M. GRICHARD.

Bon! promise... qu'il compte là-dessus.

ARISTE.

En conscience, mon frère, croyez-vous que dans le monde on approuve votre conduite?

M. GRICHARD.

Ma conduite! Et croyez-vous en conscience, monsieur mon frère, que je m'en mette fort en peine?

ARISTE.

Cependant...

M. GRICHARD.

Oh! cependant.... cependant chacun fait chez lui comme il lui plaît; et je suis le maître de moi et de mes enfans.

ARISTE.

Pour en être le maître, mon frère, il y a bien des choses que la bienséance ne permet pas de faire; car si...

M. GRICHARD.

Oh! si, car, mais.... Je n'ai que faire de vos conseils : je vous l'ai dit plus de cent fois.

ARISTE.

Si vous vouliez pourtant y faire un peu de réflexion...

M. GRICHARD.

Encore? Vous ne seriez donc pas d'avis que j'épousasse Clarice?

ARISTE.

Je crains que vous ne vous en repentiez.

M. GRICHARD.

Il est vrai qu'elle convient mieux à Térignan.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD,

Et vous ne trouvez pas à propos, non plus, que je donne Hortense à monsieur Fadel?

ARISTE.

C'est un imbécile : j'appréhende que vous ne rendiez votre fille très-malheureuse.

M. GRICHARD.

Très-malheureuse ! en effet, comme vous dites...Ainsi vous croyez que je ferais beaucoup mieux de revenir à mon premier dessein?

ARISTE.

Très-assurément.

M. GRICHARD.

Et vous avez pris la peine de venir ici exprès pour me le dire?

ARISTE.

J'ai cru y être obligé pour le repos de votre famille.

M. GRICHARD.

Fort bien. C'est donc là votre avis?

ARISTE.

Oui, mon frère.

M. GRICHARD.

Tant mieux; j'aurai le plaisir de rompre deux mariages, et d'en faire deux autres contre votre sentiment.

ARISTE.

Mais vous ne songez pas...

M. GRICHARD.

Et je vais, tout à l'heure, chez M. Rigaut, mon notaire, pour cela.

ARISTE.

Quoi! vous allez...

M. GRICHARD, voulant sortir, sans l'écouter.

Serviteur.

SCÈNE VIII.

BRILLON, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

CATAU.

Monsieur, voici Brillon qui vous cherche.

M. GRICHARD.

Que veut ce fripon?

BRILLON.

Mon père, mon père, j'ai fait aujourd'hui mon thème sans faute; tenez, voyez.

(Il lui donne un papier.)

M. GRICHARD, prenant le papier et le lui jetant au nez.

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh! mon père, voyez-le à cette heure; je vous en prie!

M. GRICHARD.

Je n'ai pas le loisir.

BRILLON.

Vous l'aurez lu en un moment.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

M. GRICHARD.

Eh! voilà le plus pressant petit drôle qui soit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plus tôt fait de le contenter.

BRILLON, à M. Grichard.

Je vais vous le lire en français, et puis je vous lirai le latin. (*Lisant.*) « Les hommes... » Au moins ce n'est pas du latin obscur comme le thème d'hier; vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

M. GRICHARD.

Le pendard !

BRILLON, lisant.

«Les hommes qui ne rient jamais, et qui grondent toujours, sont semblables à ces bêtes féroces qui... »

M. GRICHARD, lui donnant un soufflet.

Tiens, va dire à ton sot de précepteur qu'il te donne d'autres thèmes.

CATAU, bas.

Le pauvre enfant !

ARISTE, bas.

Belle éducation !

BRILLON, pleurant.

Oui, oui, vous me frappez quand je fais bien; et moi, je ne veux plus étudier !

M. GRICHARD.

Si je te prends....

BRILLON.

Peste soit des livres et du latin.

M. GRICHARD.

Attends, petit enragé, attends.

BRILLON.

Oui, oui, attends : qu'on m'y rattrape. Tenez, voilà pour votre soufflet.

(Il déchire son thème.)

M. GRICHARD.

Le fouet, maraut, le fouet.

BRILLON.

Oui-dà ! le fouet.... J'en vais faire autant, tout à l'heure, de ma grammaire et de mon Despautère.

(Il sort en courant.)

SCÈNE IX.

CATAU, M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

Tu le payeras. Ce petit maraut abuse tous les jours de la tendresse que j'ai pour lui.

CATAU, à part.

Voilà déjà un petit Grichard tout craché.

M. GRICHARD.

Que marmotes-tu là ?

CATAU.

Je dis, monsieur, que le petit Grichard s'en va bien fâché.

M. GRICHARD.

Sont-ce là tes affaires, impertinente ?

ARISTE.

Mon frère a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je veux avoir tort.

ARISTE.

Comme il vous plaira. Oh! çà, mon frère, revenons, je vous prie, à l'affaire dont je viens de vous parler.

M. GRICHARD.

Ne vous ai-je pas dit que je vais de ce pas chez M. Rigaut, mon notaire ? Serviteur.

SCENE X.

MAMURRA, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

M. GRICHARD.

Mais que me veut encore cet animal?

MAMURRA.

Monsieur...

M. GRICHARD.

Qu'est-ce, monsieur? Vous prenez très-mal votre temps, M. Mamurra; allez-vous-en donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evasit, erupit.

M. GRICHARD.

Brillon s'est sauvé ?

MAMURRA.

Oui, monsieur, *effugit.*

M. GRICHARD.

Ces animaux-là ne sauraient s'empêcher de cracher du latin... Parle français, ou tais-toi, pédant fieffé.

MAMURRA.

Puisque telle est votre volonté, *sit pro ratione voluntas.*

M. GRICHARD.

Encore? Eh! de par tous les diables! parle français, si tu veux, ou si tu peux, excrément de collége.

MAMURRA.

Soit. Nous lisons dans Arriaga....

M. GRICHARD.

Eh bien, bourreau, dis-moi, qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon?

MAMURRA.

Oh! çà, monsieur, puisque vous voulez qu'on vous parle français, je vous dirai que vous avez donné un soufflet à mon disciple, fort mal à propos. Il a lacéré, incendié tous ses livres, et s'est sauvé. La correction est nécessaire, *concedo*; mais il n'est rien de plus dangereux que de châtier quelqu'un sans sujet : on révolte l'esprit, au lieu de le redresser; et la sévérité paternelle et magistrale, dit Arriaga...

M. GRICHARD.

Toujours Arriaga, tête incurable! Sors d'ici, tout à l'heure, et ton maudit Arriaga; et n'y remets le pied de ta vie, si tu ne me ramènes Brillon!

MAMURRA.

Monsieur...

M. GRICHARD.

Hors d'ici, te dis-je; et va le chercher tout à l'heure.

SCÈNE XI.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

ARISTE.

Vous ne voulez donc rien écouter?

M. GRICHARD.

Serviteur. (*Appelant.*) Hé! Lolive! qu'on selle ma mule; je reviens dans un moment pour aller voir un malade qui m'attend.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

CATAU, ARISTE.

ARISTE.

Quel homme!

CATAU.

A qui le dites-vous?

ARISTE.

Si tu savais quel dessein bizarre il a formé !

CATAU.

J'en sais plus que vous. Rosine, la fille de chambre de Clarice, vient de m'informer de tout. Devineriez-vous pourquoi, depuis hier, votre frère s'est mis en tête d'épouser Clarice ?

ARISTE.

Peut-être la beauté ?....

CATAU.

Tarare ! la beauté : c'est bien la beauté, vraiment, qui prend un homme comme lui !

ARISTE.

Qu'est-ce donc ?

CATAU.

Vous savez, monsieur, que nous avions tous conseillé à Clarice d'affecter de paraître sévère et rude aux domestiques, en présence de monsieur Grichard, afin de gagner ses bonnes grâces, et de l'obliger à consentir au mariage de Térignan avec elle ?

ARISTE.

Je le sais.

CATAU.

Eh bien, hier au soir votre frère était dans la chambre de monsieur de Saint-Alvar ; Clarice était dans la sienne qui y répond : Rosine vint à faire quelque bagatelle ; Clarice prit de là occasion de gronder. M. Grichard, entendant quereller cette fille, quitta brusquement M. de Saint-Alvar, et alla se mettre de la partie. La pauvre créature fut relancée comme il faut, sa maîtresse fit semblant de la chasser ; et, depuis ce moment, notre grondeur a conçu pour elle une estime qui n'est pas imaginable, et qui va jusqu'à la vouloir épouser.

ARISTE.

Est-il possible ?

CATAU.

D'abord, il le proposa à M. de Saint-Alvar. Comme il est facile, il y consentit, à condition que M. Grichard donnerait Hortense à M. Fadel, son beau-frère, qui est un homme qui lui est à charge.

ARISTE.

Clarice le sait-elle ?

CATAU.

CATAU.

Elle en est au désespoir. Je viens de lui parler : elle a déjà fait des plaintes à son père, qui commence à se repentir.

ARISTE.

A quelque prix que ce soit, il faut rompre ce dessein.

CATAU.

Nous avons déjà concerté avec Clarice et Rosine ce qu'il y a à faire pour cela; et la fuite de Brillon me fait songer à un stratagème dont il faut que je me serve.

ARISTE.

Que prétends-tu faire?

CATAU.

Je vous le dirai plus à loisir.

ARISTE.

Allons donc avertir Térignan et Hortense, et prenons ensemble des mesures pour agir de concert.

CATAU.

Allons : notre grondeur sera bien fin, s'il ne donne dans les panneaux que je lui vais tendre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LOLIVE, seul.

La maudite bête qu'une mule quinteuse! Le vilain homme qu'un médecin hargneux! Qu'un pauvre garçon est à plaindre d'avoir à servir ces deux animaux-là! et que le ciel les a bien faits l'un pour l'autre!... Ouf! me voilà tout hors d'haleine; mais, Dieu merci! c'est pour la dernière fois.

SCÈNE II.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

Ah! te voilà; je te cherchais. D'où viens-tu?

LOLIVE.

Je viens de planter notre chagrin de médecin sur sa chagrine de mule : ils ont enfin détalé d'ici, après avoir fait l'un et l'autre le diable à quatre. Pour récompense, ils m'ont donné mon congé.

CATAU.

Ton congé!

LOLIVE.

Oui : le médecin portait la parole. Ce n'est pas un grand malheur.

CATAU.

J'en suis persuadée. Mais, avant que le jour se passe, je te donnerai, si tu veux, le moyen de te venger de lui.

LOLIVE.

Quoique la vengeance ne soit pas d'une belle âme, me voilà prêt à tout, et tu peux disposer de moi.

CATAU.

Nous avons compté là-dessus. Mais, avant toutes choses, va te mettre en sentinelle au coin de la rue; et quand tu verras venir de loin notre grondeur, viens vite m'avertir. Voici ma maîtresse.

SCÈNE III.

CATAU, HORTENSE.

HORTENSE.

Mon oncle et mon frère sont allés avertir Clarice de se rendre ici.

CATAU.

Fort bien. Vous, si votre père vous propose de vous marier avec monsieur Fadel, faites semblant d'être soumise à sa volonté, et ne l'irritez point par un refus.

HORTENSE.

Mais si une fois j'ai dit oui?

CATAU.

Eh bien, vous direz non.

HORTENSE.

Ne te fâche point, ma pauvre Catau.

CATAU.

Laissez-vous donc conduire.

HORTENSE.

Mais si ce que tu entreprends ne réussit point?

CATAU.

Oh! faites donc à votre tête.

HORTENSE.

Mon Dieu! que tu es prompte! Je crains de me voir mariée au plus imbécile et au plus mal fait de tous les hommes.

CATAU.

Vous ne seriez pas la seule. Je connais de belles personnes comme vous, qui ont pour époux de petits magots d'hommes: mais aussi, en revanche, je connais de beaux et grands jeunes hommes qui ont pour épouses de petites guenuches de femmes. Cela est assez bien compensé dans le monde; et l'avarice fait tous les jours ces assortimens bizarres.

HORTENSE.

Le malheur des autres est une faible consolation.

CATAU.

Oh, çà! puisque vous voulez tant raisonner, que prétendriez-vous faire, si, malgré ce que j'entreprends, votre père s'opiniâtrait à vous donner à monsieur Fadel?

HORTENSE.

Je ne sais.... mourir.

CATAU.

Mourir?

HORTENSE.

Oui, te dis-je, mourir.

CATAU.

Et si vous ne pouviez pas mourir?

HORTENSE.

Obéir.

CATAU.

Obéir?

HORTENSE.

Oui, Catau, obéir. Une fille qui a de la vertu n'a point d'autre parti à prendre.

CATAU.

Je ne suis pas, moi, tout-à-fait de cet avis-là. Il est vrai que la vertu défend à une fille d'épouser contre la volonté de ses parens un homme qui lui plaît; mais la vertu ne lui défend pas de s'opposer à leur volonté, quand ils veulent lui donner pour époux un homme qui ne lui plaît point.

HORTENSE.

Mon père n'est pas fait comme les autres; et si j'ai une fois consenti, te dis-je...

CATAU.

Bon! consenti. Allez, mademoiselle, en fait de mariage, une fille a son dit et son dédit: mais nous n'en viendrons pas là. Laissez seulement agir Clarice, et faites ce que je vous dis.

SCÈNE IV.

HORTENSE, LOLIVE, CATAU.

LOLIVE.

Gare! gare! monsieur Grichard. Gare! gare!

CATAU.

Est-il entré?

LOLIVE.

Non; Guillaume ramène sa monture.

HORTENSE.

Et mon père?

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait descendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident?

LOLIVE.

Il passait avec sa mule devant la porte d'un de nos voisins. Un barbet, à qui sa figure a déplu, s'est mis tout d'un coup à japper. La mule a eu peur; elle a fait un demi-tour à droite, et monsieur Grichard un demi-tour à gauche sur le pavé.

HORTENSE.

S'est-il blessé?

LOLIVE.

Non. Il gronde à cette heure le barbet: vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre; j'appréhende sa mauvaise humeur.

SCÈNE V.

LOLIVE, CATAU.

CATAU.

Il a été bientôt de retour?

LOLIVE.

C'est qu'il a trouvé besogne faite, à ce que m'a dit Guillaume.

CATAU.

On avait peut-être envoyé quérir un autre médecin?

LOLIVE.

Non: mais le malade s'est impatienté; et voyant que monsieur Grichard tardait trop à venir, il est parti sans son ordre.

CATAU.

Il l'a trouvé mort?

LOLIVE.

Tu l'as dit.

CATAU.

Cela lui arrive tous les jours. Mais, je l'entends; retire-toi, qu'il ne te voie point. Va dire à Clarice de venir promptement; elle te dira ce que tu as à faire de ton côté. Écoute.

(Elle lui parle à l'oreille.)

LOLIVE.

C'est assez.

SCÈNE VI.

CATAU, M. GRICHARD.

M. GRICHARD, vers la coulisse.

Oh, parbleu! canaille, je vous apprendrai à tenir à l'attache votre chien de chien.

CATAU, vers la coulisse.

Mais aussi voyez ce maraut de voisin! on lui a dit mille fois; ce coquin, cet insolent!... Mort de ma vie! monsieur, laissez-moi faire, je lui laverai la tête.

GRICHARD, à part.

Cette fille a quelque chose de bon. (*A Catau.*) Brillon n'est-il point revenu?

CATAU.

Non, monsieur.

M. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin. Et son animal de précepteur?

CATAU.

Il l'est allé chercher, et ne reviendra pas sans vous le ramener.

M. GRICHARD.

Il fera bien.

SCÈNE VII.

CATAU, M. GRICHARD, JASMIN.

JASMIN, à M. Grichard.

Monsieur Fadel demande à vous voir.

M. GRICHARD.

Qu'il entre.

(Jasmin sort.)

SCÈNE VIII.

CATAU, M. GRICHARD.

M. GRICHARD.

Il faut que je fasse un peu causer ce jeune homme, pour voir s'il est aussi nigaud qu'on dit.

SCENE IX.

M. GRICHARD, M. FADEL, CATAU.

M. GRIÇHARD.

Approchez, mon gendre prétendu... (*M. Fadel approche lentement et avec timidité.*) Eh! approchez, vous dis-je.

CATAU.

Eh! mettez-vous encore plus près; vous devez savoir que monsieur n'aime pas à crier.

M. FADEL.

Soit.

M. GRICHARD, le regardant à chaque demande qu'il lui fait, pour voir s'il parlera.

Oh, çà! on me veut faire croire que je marie ma fille à un sot?

M. FADEL.

Ouais!

M. GRICHARD.

Je n'en crois rien, puisque je vous la donne.

M. FADEL.

Ah!

M. GRICHARD.

Et avec une grosse dot.

M. FADEL.

Oh! oh!

M. GRICHARD.

Je l'avais promis à un certain Mondor qui est absent.

M. FADEL.

Voyez!

M. GRIÇHARD.

Mais je vous préfère à lui.

M. FADEL.

Oui?

M. GRICHARD.

Il sera attrapé quand il viendra.

M. FADEL.

Ah, ah!

M. GRICHARD.

Pour moi, j'épouse votre parente Clarice.

M. FADEL.

Oui-da!

M. GRICHAD.

Ouais ! oh oh ! ah ! oui? voyez ! oui-da ! N'avez-vous que cela à me dire ?

CATAU.

Il vous répond fort juste.

M. FADEL.

Oh, oh !

M. GRICHARD, à Catau.

Oui ; mais son style est bien laconique !

M. FADEL.

La, la.

CATAU, à M. Grichard.

Il ne vous rompra pas la tête.

M. GRICHARD.

Un grand parleur est encore plus incommode.

CATAU.

J'en sais, monsieur, plus de quatre qui, sans : oh, oh ! oui ? et ah, ah ! n'auraient souvent rien à dire.

M. GRICHARD.

Il faut que je le mène à Hortense ; peut-être parlera-t-il devant elle.

FADEL.

Oh, oh !

M. GRICHARD.

Venez donc.

CATAU.

Allez voir votre maîtresse, monsieur oh, oh !

SCÈNE X.

CATAU, seule.

A quel imbécile veut-on donner une fille comme elle ! Je l'empêcherai bien.

SCÈNE XI.

TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU.

ARISTE, à Catau.

Où est mon frère?

CATAU.

CATAU.

Il vient d'entrer dans la chambre d'Hortense avec monsieur Fadel : ils n'auront pas longue conversation ensemble.

SCÈNE XII.

LOLIVE, TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU.

LOLIVE, dans le fond.

Puis-je entrer?

CATAU.

Oui ; mais dépêche-toi.

LOLIVE, approchant. (1)

Clarice sera ici dans un moment.

CATAU.

Tant mieux.

(Dans cette scène, Lolive regarde toujours si monsieur Grichard ne vient point.)

LOLIVE.

J'ai trouvé Brillon.

CATAU.

Eh bien?

LOLIVE.

Je l'ai mené chez monsieur...

CATAU.

Tu as bien fait.

LOLIVE.

Il n'en sortira pas sans ton ordre.

CATAU.

C'est assez. Clarice t'a instruit de ce que tu as à faire?

LOLIVE.

Oui.

CATAU.

Va te préparer à jouer ton rôle.

LOLIVE.

J'y vais.

CATAU.

Je ne crois pas que monsieur Grichard connaisse trop ton visage?

(1) Térignan, Ariste, Lolive, Catau.

LOLIVE.

Lui! depuis deux jours que je le sers, il ne m'a jamais regardé en face : il ne connaît personne.

CATAU.

Va vite, qu'il ne te rencontre ici.

SCÈNE XIII.

CATAU, HORTENSE, ARISTE, TÉRIGNAN.

HORTENSE, à Catau.

Ah! je respire! monsieur Fadel est sorti, et mon père est entré dans son cabinet, fort triste de la fuite de Brillon.

CATAU.

Il ne le reverra qu'à bonnes enseignes!

TÉRIGNAN.

Mais que prétends-tu faire de cet enfant?

SCÈNE XIV.

CATAU, HORTENSE, ARISTE, TÉRIGNAN, *M. GRICHARD*, dans le fond.

CATAU.

Vous le saurez quand il en sera temps.

HORTENSE, apercevant M. Grichard.

Ah! voilà mon père, il aura peut-être entendu ce que nous venons de dire?

CATAU.

Lui? eh! ne savez-vous pas que lorsque sa gronderie se change en ce noir chagrin où le voilà plongé, il ne voit, ni n'entend personne? Je gagerais qu'il ne s'est pas seulement aperçu que nous soyons ici.

ARISTE, à Térignan.

Il faudrait le préparer à la visite de Clarice. Abordez-le, mon neveu.

(Chacun, à mesure qu'il parle, s'éloigne de M. Grichard qui s'avance lentement.)

TÉRIGNAN.

Je n'oserais.

ARISTE.

Vous, Hortense.

HORTENSE.

Je tremble.

ARISTE.

Toi donc, Catau?

CATAU.

La peste!

ARISTE.

Mais d'où lui peut venir cette sombre mélancolie?

CATAU.

Il y a une heure qu'il n'a grondé personne.

(Ils sont tous quatre au fond du théâtre.)

M. GRICHARD, à lui-même, se promenant, en colère, sur le devant de la scène.

C'est une chose étrange! je ne trouve personne avec qui je puisse m'entretenir un seul moment, sans être obligé de me mettre en colère. Je suis bon père, mes enfans me désespèrent; bon maître, mes domestiques ne songent qu'à me chagriner; bon voisin, leurs chiens se déchaînent contre moi; jusqu'à mes malades, témoin celui d'aujourd'hui, vous diriez qu'ils meurent exprès pour me faire enrager.

ARISTE.

Il faut que je l'aborde. (*A M. Grichard.*) (1) Mon frère, je suis votre serviteur.

M. GRICHARD.

Serviteur.

ARISTE.

D'où vient que vous êtes triste?

M. GRICHARD.

Je ne sais.

HORTENSE.

Mais qu'avez-vous, mon père?

M. GRICHARD.

Rien.

CATAU.

Vous trouvez-vous mal, monsieur?

M. GRICHARD.

Non.

TÉRIGNAN.

Ne peut-on savoir...

M. GRICHARD.

Tais-toi.

(1) Chacun, à mesure qu'il parle, a pris la place indiquée ci-dessous: Catau, Hortense, M. Grichard, Ariste, Térignan.

CATAU.

Voulez-vous, monsieur...

M. GRICHARD.

Qu'on me laisse.

CATAU.

Voici qui vous réjouira, monsieur. Je viens de voir entrer Clarice.

M. GRICHARD.

Clarice! Qu'on se retire, et vite. (*A Hortense.*) Allons vous aussi. Vous m'échauffez la bile avec vos airs posés.

SCÈNE XV.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

Pour vous, si vous prétendez me venir donner les sots conseils de tantôt, vous ferez mieux d'aller voir chez vous si l'on vous demande.

ARISTE.

Non, mon frère; puisque vous voulez absolument vous marier, et que Clarice vous plaît, à la bonne heure.

M. GRICHARD.

Vous allez voir quelle différence il y a d'elle à vos goguenardes de femmes qui ne songent qu'à la bagatelle.

ARISTE.

Je le veux croire.

M. GRICHARD.

J'ai besoin d'une personne comme elle.

ARISTE.

Il faut vous satisfaire.

M. GRICHARD.

Je ne puis pas suffire moi seul à tenir en crainte une famille, et à pourvoir aux affaires du dehors.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Tandis que je tiendrai moi ceux du logis dans le devoir, elle ira à la ville gronder le marchand, le boucher, le cordonnier, l'épicier; et malheur à qui nous fera quelque frasque.

SCÈNE XVI.

CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

Mais la voici, vous allez voir.

CLARICE.

Vous me voyez, monsieur, dans un si grand excès de joie, que je ne puis vous l'exprimer.

M. GRICHARD.

Comment donc? d'où vous vient cette joie si déréglée?

CLARICE.

Mon père vient de m'accorder tout ce que je lui ai demandé.

M. GRICHARD.

Et que lui avez-vous demandé?

CLARICE.

Tout ce qui pouvait me faire plaisir.

M. GRICHARD.

Mais encore?

CLARICE.

Il m'a rendu maîtresse de tous nos apprêts de noces.

M. GRICHARD.

Quels apprêts faut-il donc tant pour...

CLARICE.

Comment, monsieur, quels apprêts? les habits, le festin, les violons, les hautbois, les mascarades, les concerts, et le bal surtout, que je veux avoir tous les soirs pendant quinze jours.

M. GRICHARD.

Comment diable!

CLARICE.

Vous voyez cet habit, c'est le moindre de douze que je me suis fait faire. J'en ai commandé autant pour vous.

M. GRICHARD.

Pour moi!

CLARICE.

Oui; mais il n'y en a encore que deux de faits, qu'on vous apportera ce soir.

M. GRICHARD.

A moi!

CLARICE.

Oui, monsieur. Croyez-vous que je puisse vous souffrir comme vous êtes? Il semble que vous portiez le deuil des malades qui meurent entre vos mains.

M. GRICHARD, à part.

Elle est folle.

CLARICE.

Il faut quitter cet équipage lugubre, et prendre un habit plus gai.

M. GRICHARD.

Un habit plus gai à un médecin!

CLARICE.

Sans doute. Puisque nous nous marions ensemble, il faut se mettre du bel air. Serez-vous le premier médecin qui porterez un habit de cavalier?

M. GRICHARD.

Elle extravague.

CLARICE.

Pour le festin, nous avons deux tables de trente couverts. Je viens d'ordonner moi-même en quel endroit de la salle je veux qu'on place les violons et les hautbois.

M. GRICHARD.

Mais songez-vous...

CLARICE.

J'ai préparé une mascarade charmante.

M. GRICHARD.

A la fin...

CLARICE.

Quand nous aurons dansé une bonne heure, nous sortirons tous deux du bal sans rien dire, et nous nous déguiserons, moi en Vénus, et vous en Adonis.

M. GRICHARD.

Moi en Adonis! je perds patience!

CLARICE.

Que nous allons danser! C'est ma folie que la danse. Au moins, j'ai déjà retenu quatre laquais qui jouent parfaitement bien du violon.

M. GRICHARD.

Quatre laquais!

CLARICE.

Oui, monsieur; deux pour vous, et deux pour moi. Quand nous serons mariés, je veux que vous ayez le bal chez nous tous les jours de la vie, et que notre maison soit le rendez-vous de toutes les personnes qui aimeront un peu le plaisir.

SCÈNE XVII.

ROSINE, CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

ROSINE.

Madame, tous vos habits de masque sont au logis; venez les voir au plus vite : ils sont les plus jolis du monde.

M. GRICHARD.

N'est-ce pas là cette gueuse (1) que vous chassâtes hier?

CLARICE.

Oui, monsieur.

M. GRICHARD.

Et vous l'avez reprise?

CLARICE.

Je ne puis m'en passer: elle est de la meilleure humeur du monde; elle chante ou danse toujours.

ARISTE.

Eh ! madame, qu'on est mal servi des personnes de ce caractère !

CLARICE.

Je le crois : mais j'aime mieux être plus mal servie, et avoir des domestiques toujours gais. Je tiens que les gens qui sont auprès de nous nous communiquent, malgré que nous en ayons, leur joie ou leur tristesse; et je n'aime point le chagrin.

M. GRICHARD, à part.

Ah! quelqu'un l'a ensorcelée depuis hier.

ROSINE.

Venez donc, madame; on vous attend avec impatience.

CLARICE.

Adieu, monsieur. Je meurs d'envie de voir vos habits et les miens, et j'ai laissé au logis monsieur Canary qui m'attend.

(1) *Variante :*
Coquine.

SCÈNE XVIII.

M. GRICHARD, ARISTE, ROSINE.

M. GRICHARD, à Rosine.

Qui est-ce ce monsieur Canary?

ROSINE.

Son maître à chanter. Ma foi, monsieur, vous allez avoir la perle des femmes. La plupart aiment à gronder les domestiques, et à chagriner leurs maris : pour celle-là, oh! je vous réponds qu'il fera bon avec elle : que tout aille de travers dans un ménage, elle ne s'émeut de rien; c'est la meilleure des femmes. Tenez, monsieur, depuis cinq ans que je la sers, je ne l'ai vue qu'hier en colère.

M. GRICHARD.

Mais, dis-moi, son père serait-il pas cause?...

ROSINE.

Monsieur, je vous demande pardon, il faut que j'essaye aussi mon habit de masque.

SCÈNE XIX.

M. GRICHARD, ARISTE.

(Ils sont quelque temps à se regarder sans se parler.)

ARISTE.

Mon frère, eh bien?

M. GRICHARD, à part.

Je tombe des nues.

ARISTE.

Voilà cette femme que vous me vantiez tant?

M. GRICHARD, à part.

Il y a ici quelque mystère.

ARISTE, à part.

Se douterait-il qu'on le joue?

M. GRICHARD.

Je soupçonne d'où vient ceci.

ARISTE.

Vous croyez peut-être que la joie qu'elle a de se marier...

M. GRICHARD.

M. GRICHARD.

Savez-vous bien, monsieur mon frère, que vous avez le don de raisonner toujours de travers ?

ARISTE.

Moi ?

M. GRICHARD.

Oui, vous. C'est monsieur de Saint-Alvar qui fait faire à Clarice toutes ces folies. Ces gentilshommeaux de province aiment les fêtes, et il me souvient d'avoir ouï dire à ce vieux roquentin qu'il voulait danser aux noces de sa fille.

ARISTE.

Quoi ! vous croyez ?...

M. GRICHARD.

Et je vais de ce pas laver la tête comme il faut à ce vieux fou.

SCÈNE XX.

CATAU, ARISTE.

CATAU.

Où va-t-il donc ?

ARISTE.

Trouver le père de Clarice. Il s'est allé mettre dans l'esprit que tout ce qu'on lui a dit ici ne venait point d'elle.

CATAU.

Laissez-le aller. Monsieur de Saint-Alvar nous tient la main.

ARISTE.

Nous aurons de la peine à le faire renoncer à Clarice.

CATAU.

J'ai plus d'une corde à mon arc. Il ne tiendra pas contre le tour que je vais lui faire jouer : je vous l'ai dit. Notre grondeur sera bientôt de retour ; il ne trouvera personne où il est allé : il n'a que la rue à traverser. Cachez-vous dans le coin de cette chambre, écoutez ce qui se passera ici ; et quand vous jugerez que la chose aura été poussée assez loin, venez à son secours.

ARISTE.

Mais ne disais-tu pas que tu voulais qu'il n'y eût personne au logis ?

CATAU.

J'ai fait retirer Hortense et Térignan, et votre frère a chassé aujourd'hui tous ses domestiques. Mais le voici déjà, allez vite vous cacher.

(Ariste se cache.)

SCENE XXI.

CATAU, M. GRICHARD.

CATAU.

Eh bien, monsieur, vous venez de chez monsieur de Saint-Alvar?

M. GRICHARD.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui.

CATAU.

On dit qu'il y aura grand bal ce soir.

M. GRICHARD.

Je sais qu'on a promis douze pistoles aux violons; porte-leur-en vingt-quatre, et qu'ils n'aillent point ce soir...

CATAU.

Eh! monsieur, cela sera inutile: si Clarice a envie de les avoir, elle leur en donnera cinquante, et cent, s'il les faut. Je connais les femmes du monde: elles n'épargnent rien pour se satisfaire; et la facilité avec laquelle la plupart jettent l'argent, fait soupçonner, malgré qu'on en ait, qu'il ne leur coûte pas beaucoup.

M. GRICHARD.

Mais je sais, coquine, que ce n'est point Clarice...

SCÈNE XXII.

CATAU, M. GRICHARD, JASMIN.

JASMIN.

Monsieur, un monsieur vous demande.

CATAU, à part.

Bon! voici mon homme.

M. GRICHARD.

Qui est-ce?

JASMIN.

Il dit qu'il s'appelle monsieur Ri.... Ri.... Attendez, monsieur, je vais encore lui demander.

M. GRICHARD, le prenant par les oreilles.

Viens çà, fripon.

JASMIN, criant.

Ahi! ahi! ahi!

CATAU.

Eh! monsieur, vous lui avez arraché les cheveux; vous êtes cause qu'il a pris la perruque : vous lui arracherez les oreilles, et on n'en a pas pour de l'argent.

M. GRICHARD, à Jasmin.

Je te l'apprendrai.... C'est sans doute monsieur Rigaut, mon notaire; je sais ce que c'est : fais-le entrer.

SCÈNE XXIII.

CATAU, M. GRICHARD.

M. GRICHARD.

Ne pouvait-il pas prendre une autre heure pour m'apporter de l'argent? Peste soit des importuns.

SCÈNE XIV.

LE PRÉVOT DE DANSE, LOLIVE, en maître à danser, M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

Ouais! ce n'est point là mon homme. (*A Lolive qui lui fait plusieurs révérences.*) Qui êtes-vous, avec vos révérences?

LOLIVE.

Monsieur, on m'appelle Rigaudon, à vous rendre mes très-humbles services.

M. GRICHARD, à Catau.

N'ai-je point vu ce visage quelque part?

CATAU.

Il y a mille gens qui se ressemblent.

M. GRICHARD.

Eh bien, monsieur Rigaudon, que voulez-vous?

LOLIVE, lui donnant une lettre pliée en poulet.

Vous donner cette lettre de la part de mademoiselle Clarice.

M. GRICHARD.

Donnez... Je voudrais bien savoir qui a appris à Clarice à plier ainsi une lettre : voilà une belle figure de lettre, un beau colifichet! Voyons ce qu'elle chante.

CATAU, à part, tandis qu'il déplie la lettre.

Jamais peut-être amant ne s'est plaint de pareille chose.

M. GRICHARD, lisant.

« Tout le monde dit que je me marie avec le plus bourru » de tous les hommes : je veux désabuser les gens ; et pour » cet effet, il faut que ce soir vous et moi nous commencions » le bal. » Elle est folle !

LOLIVE.

Continuez, monsieur, je vous prie.

M. GRICHARD, lisant.

« Vous m'avez dit que vous ne saviez pas danser ; mais je » vous envoie le premier homme du monde... »

LOLIVE, à M. Grichard qui le regarde depuis les pieds jusqu'à la tête.

Ah ! monsieur.

M. GRICHARD, lisant.

« Qui vous en montrera, en moins d'une heure, autant » qu'il en faut pour vous tirer d'affaire. » Que j'apprenne à danser !

LOLIVE.

Achevez, s'il vous plaît.

M. GRICHARD, achevant de lire.

« Et, si vous m'aimez, vous apprendrez de lui la bour- » rée. Clarice. » La bourrée ! moi, la bourrée ! (*A Lolive, avec colère.*) Monsieur le premier homme du monde, savez-vous bien que vous risquez beaucoup ici ?

LOLIVE.

Allons, monsieur, dans un quart d'heure vous la danserez à miracle.

M. GRICHARD, redoublant sa colère.

Monsieur Rigaudon, je vous ferai jeter par les fenêtres, si j'appelle mes domestiques.

CATAU, bas, à M. Grichard.

Il ne fallait pas les chasser.

LOLIVE, faisant signe au prévôt de jouer du violon.

Allons, gai ! Ce petit prélude vous mettra en humeur. Faut-il vous tenir par la main, ou si vous avez quelques principes ?

M. GRICHARD, portant sa colère à l'extrémité.

Si vous ne faites enfermer ce maudit violon, je vous arracherai les yeux.

LOLIVE.

Parbleu, monsieur, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous danserez tout à l'heure.

M. GRIÇHARD.

Je danserai, traître?

LOLIVE.

Oui, morbleu, vous danserez. J'ai ordre de Clarice de vous faire danser, elle m'a payé pour cela; et, ventrebleu, vous danserez! (*Au Prévôt.*) Empêche, toi, qu'il ne sorte.

(Il tire son épée, qu'il met sous son bras.)

M. GRICHARD.

Ah! je suis mort! Quel enragé d'homme m'a envoyé cette folle!

CATAU.

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle (1). (*A M. Grichard.*) Tenez-vous là, monsieur, laissez-moi lui parler. (*A Lolive.*) Monsieur, faites-nous la grâce d'aller dire à monsieur de Saint-Alvar...

LOLIVE.

Ce n'est pas lui qui nous a fait venir ici. Je veux qu'il danse.

M. GRICHARD, à part.

Ah, le bourreau! le bourreau!

CATAU.

Considérez, s'il vous plaît, que monsieur est un homme grave.

LOLIVE.

Je veux qu'il danse.

CATAU.

Un fameux médecin.

LOLIVE.

Je veux qu'il danse.

CATAU.

Vous pourriez devenir malade, et en avoir besoin.

M. GRIÇHARD, tirant Catau à lui.

Oui; dis-lui que quand il voudra, sans qu'il lui en coûte rien, je le ferai saigner et purger tout son soûl.

(Catau va auprès de Lolive.)

LOLIVE.

Je n'en ai que faire. Je veux qu'il danse, ou, morbleu...

M. GRICHARD, entre ses dents.

Le bourreau!

(1) *Le Prévôt*, Lolive, Catau, M. Grichard.

CATAU, revenant auprès de M. Grichard.

Monsieur, il n'y a rien à faire : cet enragé n'entend point raison. Il arrivera ici quelque malheur; nous sommes seuls au logis.

M. GRICHARD.

Il est vrai.

CATAU.

Regardez un peu ce drôle-là, il a méchante physionomie.

M. GRICHARD, le regardant de côté, en tremblant.

Oui, il a les yeux hagards.

LOLIVE.

Se dépêchera-t-on?

M. GRICHARD.

Au secours! voisins, au secours!

CATAU.

Bon! au secours; et ne savez-vous pas que tous vos voisins vous verraient voler et égorger avec plaisir? Croyez-moi, monsieur, deux pas de bourrée vous sauveront peut-être la vie.

M. GRICHARD.

Mais, si on le sait, je passerai pour fou.

CATAU.

L'amour excuse toutes les folies; et j'ai ouï dire à monsieur Mamurra que lorsque Hercule était amoureux, il fila pour la reine Omphale.

M. GRICHARD.

Oui, Hercule fila; mais Hercule ne dansa pas la bourrée; et de toutes les danses, c'est celle que je hais le plus.

CATAU.

Eh bien, il faut le dire; monsieur vous en montrera une autre.

(1) LOLIVE, à M. Grichard.

Oui-da, monsieur. Voulez-vous les menuets?

M. GRICHARD.

Les menuets?... non.

LOLIVE.

La gavotte?

M. GRICHARD.

La gavotte?... non.

LOLIVE.

Le passe-pied?

(1) *Le Prévôt*, Lolive, Grichard, Catau.

M GRICHARD.

Le passe-pied?... non.

LOLIVE.

Eh! quoi donc? tracanas, tricotez, rigaudons? en voilà à choisir.

M. GRICHARD.

Non, non, non, je ne vois rien là qui m'accommode.

LOLIVE.

Vous voulez peut-être une danse grave et sérieuse?

M. GRICHARD.

Oui, sérieuse, s'il en est, mais bien sérieuse.

LOLIVE.

Eh bien, la courante, la bocane, la sarabande?

M. GRICHARD.

Non, non, non.

LOLIVE.

Oh! que diantre voulez-vous donc? Demandez vous-même; mais hâtez-vous, ou, par la mort...

M. GRICHARD.

Allons, puisqu'il le faut, j'apprendrai quelques pas de la... la...

LOLIVE.

Quoi, de la... la?...

M. GRICHARD.

Je ne sais.

LOLIVE.

Vous vous moquez de moi, monsieur, vous danserez la bourrée, puisque Clarice le veut; ou tout à l'heure, ventrebleu!... (*Il met son épée sous son bras, et fait danser monsieur Grichard.*) (1).

---

(1) Quoique cette fin de scène se joue à la volonté de l'acteur, voici ce qui se dit assez ordinairement:

LOLIVE.

Oh! palsambleu, vous danserez ou vous direz pourquoi. Qu'est-ce que c'est donc que tout ceci? — Ah! je suis ravi que vous vous prêtiez de bonne grâce à vos exercices. — Commençons par changer cette physionomie lugubre. (*Il lui ôte son manteau.*) — Mettons ce chapeau à la petit-maître. (*Il lui arrange son chapeau.*) — Tournez la pointe de vos pieds en dehors. — Enfoncez l'estomac. — Ne tendez pas le dos. — Un rabat pour danser la bourrée!... (*Il lui arrange son rabat.*) — Voilà la grande mode, monsieur, voilà la grande mode. — (*Le prévôt joue de la pochette.*) Allons, monsieur, une, deux.... Allons donc...

SCÈNE XXV.

LE PRÉVOT, ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

M. GRICHARD.

Ouf!

ARISTE.

Qu'est-ce ci?

M. GRICHARD.

C'est que...

ARISTE.

Que vois-je?

M. GRICHARD.

Cet insolent voulait...

ARISTE.

Mon frère apprendre à danser!

M. GRICHARD.

Je vous dis que ce maraut...

ARISTE.

A votre âge!

M. GRICHARD.

Mais quand on vous dit...

ARISTE.

On se moquerait de vous.

M. GRICHARD.

Ah! voici l'autre.

ARISTE.

Je ne le souffrirai point.

M. GRICHARD.

Oh! de par tous les diables, écoutez-moi donc, jaseur éternel, piailleur infatigable; on vous dit que c'est ce coquin qui me veut faire danser par force.

ARISTE.

Par force!

M. GRICHARD, avec chagrin.

Et, oui, par force.

ÇATAU, à Ariste.

Oui, monsieur; la bourrée.

ARISTE, à Lolive.

Et qui vous a fait si hardi, monsieur, que de venir céans?

LOLIVE.

LOLIVE.

Monsieur, monsieur, j'y viens de bonne part, et je m'en vais dire à mademoiselle Clarice comment on y reçoit les gens qu'elle envoie.

(Il sort avec le prévôt.)

SCÈNE XXVI.

ARISTE, M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

Oh ! je n'y puis plus tenir ; il faut que j'aille chercher ce vieux fou de monsieur de Saint-Alvar, chanter pouille à Clarice, à son père, et à tous ceux que je trouverai chez lui.

SCÈNE XXVII.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

Le voilà parti ! Que dites-vous de Lolive ?

ARISTE.

C'est un fort joli garçon ! Oh ! pour le coup, je crois mon frère désabusé de Clarice.

CATAU.

Ce n'est pas tout, il faut le ramener à son premier dessein, et c'est à quoi nous devons aller travailler sans perdre un instant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

Que viens-tu chercher ici? pourquoi n'as-tu pas pris ton autre équipage? Si monsieur Grichard revenait...

LOLIVE.

Il lui reste encore Clarice et Fadel à quereller.

CATAU.

Il peut te surprendre, et te reconnaître.

LOLIVE.

Bon! reconnaître : tu ne saurais croire la vertu qu'ont les beaux habits pour changer les gens comme nous. Se mêler de pirouetter, et porter un habit doré; j'en connais plus de quatre à qui il n'en faut pas davantage pour ne se connaître pas eux-mêmes.

CATAU.

Qu'as-tu donc à me dire?

LOLIVE.

Bien des choses sur ce que tu veux que je fasse.

CATAU.

Dis-les donc vite.

LOLIVE.

Puisque Mondor est arrivé, qu'il se serve de ses gens...

CATAU.

Il n'a amené avec lui que ce valet de chambre dont nous avons déjà fait l'aumônier, que nous avons envoyé à monsieur Grichard. Il n'y a que toi qui puisses achever ce que tu as commencé.

LOLIVE.

Je ne saurais.

CATAU.

Poltron!

LOLIVE.

Considère tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillon sert à tes desseins, tu me le fais enlever; tu

crains que Mamurra ne parle, tu me le fais tenir enfermé; tu me fais faire une peur terrible à un fort honnête médecin, qui est pour en avoir la fièvre.

CATAU.

Qu'il se la guérisse.

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus chaude alarme?

CATAU.

Te voilà bien malade! N'as-tu pas été bien payé de ta leçon de danse?

LOLIVE.

Il est vrai.

CATAU.

Ne le seras-tu pas, au double, de cette seconde expédition?

LOLIVE.

Je le crois.

CATAU.

Et n'as-tu pas le plaisir de te venger d'un homme qui t'a mis dehors sans sujet?

LOLIVE.

Non, ma réputation m'est chère.

CATAU.

Oh! garde-la : on ne prétend pas te l'ôter; mais compte que si tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor, tu dois être assuré de mille coups de bâton.

LOLIVE.

Mais si je le fais, et que monsieur Grichard me découvre, crois-tu qu'il m'épargne?

CATAU.

En ce cas, tu risquerais peut-être quelques bagatelles; mais de ce côté-là les coups sont incertains, et très-sûrs du côté de Mondor, aussi-bien que les cinquante pistoles qu'il t'a promises, si tu le sers.

LOLIVE.

Ceci mérite un peu de réflexion. Oui, je vois que de toutes parts je risque le bâton; me voilà dans un grand embarras : quel parti prendre? Battu peut-être du côté de monsieur Grichard; rossé à coup sûr du côté de Mondor; criminel à ne pas faire ce que je lui ai promis, criminel à le faire, « Des bâtons aujourd'hui je n'ai plus que le choix. » (1)

(1) Des crimes aujourd'hui je n'ai plus que le choix.

Vers de *Brutus*, tragédie de mademoiselle Bernard, acte 3, scène première. Cette tragédie fut jouée, pour la première fois (peu de temps avant le *Grondeur*), le lundi 18 décembre 1690.

CATAU.

Tu es dans le fait.

LOLIVE.

Eh bien, il n'y a plus à hésiter : coups de bâton pour coups de bâton, il faut se déterminer en faveur de ceux qui seront accompagnés d'un lénitif de cinquante pistoles. Mais qui m'en sera caution ?

CATAU.

Qui? Mondor, qui donnerait toutes choses pour ne pas perdre ce qu'il aime ; Térignan, Hortense, Clarice, Ariste. Es-tu content ?

LOLIVE.

Non.

CATAU.

Encore ?

LOLIVE.

Non, te dis-je; donne-moi une caution que je puisse prendre au corps.

CATAU.

Eh bien, moi.

LOLIVE.

Toi ?

CATAU.

Moi.

LOLIVE.

Je le veux.

CATAU.

Va donc te préparer.

SCÈNE II.

CATAU, seule.

Enfin voilà notre affaire en bon train ; et si nos amans sont heureux, ils m'en auront toute l'obligation.

SCÈNE III.

CATAU, FADEL.

CATAU.

Mais que vois-je? ce sot de Fadel viendrait-il mettre quelque obstacle à nos desseins ? Il ne m'incommodera pas long-temps, si ses questions ne sont pas plus longues que mes réponses.

M. FADEL.

Je cherche votre monsieur Grichard.

CATAU.

Vous ?

M. FADEL.

Il a passé chez moi.

CATAU.

Lui ?

M. FADEL.

Mais il ne m'y a pas trouvé.

CATAU.

Non ?

M. FADEL.

Il me fait un beau tour aujourd'hui.

CATAU.

Oui ?

M. FADEL.

Il ne veut plus me donnèr Hortense.

CATAU.

Ouais !

M. FADEL.

Et moi, je viens lui dire que je ne m'en soucie guère.

CATAU.

Voyez !

M. FADEL.

Je ferai une meilleure alliance.

CATAU.

Oui-da !

M. FADEL.

J'attends bien après sa fille.

CATAU.

Bon !

M. FADEL.

Croit-il avoir affaire à un sot ?

CATAU.

Oh, oh !

M. FADEL.

Je lui ferai bien voir que je ne le suis pas.

CATAU.

Ah, ah !

M. FADEL.

Ne manquez pas de lui dire au moins.

CATAU.

Non.

M. FADEL.

Je me moque de lui.

CATAU.

Oui.

M. FADEL.

Et il s'en repentira.

CATAU.

Ah, ah!

(M. Fadel sort.)

SCÈNE IV.

CATAU, seule.

Me voilà délivrée de cet importun, Dieu merci. Allons avertir ma maîtresse de l'arrivée de Mondor.

SCÈNE V.

CATAU, MONDOR.

CATAU.

Mais le voici lui-même. O ciel! quelle imprudence! Ne pouviez-vous pas attendre Hortense chez Clarice? Que venez-vous faire ici?

MONDOR.

Il y a une heure que je n'entends plus parler de toi. Où est cette grande ardeur que tu m'as fait voir à mon arrivée. Je ne vois ni ta maîtresse, ni toi, ni l'homme que tu devais m'envoyer.

CATAU.

Il est chez Clarice à l'heure que je vous parle, et Hortense y sera bientôt. Je vais l'avertir, retournez-vous-en vite l'y attendre.

MONDOR.

Mais te dépêcheras-tu?

CATAU.

Eh! allez, vous dis-je.

MONDOR.

Hâte-toi donc.

CATAU.

Eh! hâtez-vous vous-même.

MONDOR.

Si tu savais que les momens me durent!

CATAU.

Si vous saviez que vous me pesez !

MONDOR.

Viens au moins bientôt.

CATAU.

Eh ! commencez par vous en aller. Mort de ma vie ! que les gens sont sots quand ils sont amoureux ! Cela serait capable de refroidir l'inclination que j'ai de leur rendre service. Hors d'ici, vous dis-je.

SCÈNE VI.

CATAU, MONDOR, *M. GRICHARD.*

CATAU.

Mais, peste soit de vous ! voici monsieur Grichard. Il nous a vus ensemble, nous ne pouvons l'éviter, que ferons-nous ? Attendez : par bonheur il ne vous connaît point ; consultez-le sur la première chose qui vous viendra en tête, il vous expédiera bientôt ; et vous viendrez me retrouver. En tout cas, je vous enverrai Ariste pour vous dégager.

MONDOR.

Laisse-moi faire, je vais lui tenir des discours qui me feront bientôt chasser.

(1) M. GRICHARD, à Catau.

Qui est cet homme-là ? encore un maître à danser ?

CATAU.

Que dites-vous là ? Prenez garde qu'il ne vous entende. Diable ! c'est un homme de la première condition, qui sur quelque maladie extraordinaire veut avoir vos ordonnances.

M. GRICHARD.

Qu'il se dépêche.

(Catau sort.)

SCÈNE VII.

M. GRICHARD, MONDOR.

M. GRICHARD.

Que demandez-vous ? de quel mal vous plaignez-vous ? vous avez un visage de santé.

(1) Catau, M. Grichard, Mondor.

MONDOR.

Aussi, monsieur, ne suis-je pas malade.

M. GRICHARD.

Que voulez-vous donc? le devenir?

MONDOR.

Non, monsieur.

M. GRICHARD.

Dites-moi donc au plus tôt ce que vous voulez?

MONDOR.

Je sais, monsieur, que vous êtes un très-habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panégyrique.

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des secrets...

M. GRICHARD.

J'ignore celui de me délivrer des importuns. Eh bien, aux secrets?

MONDOR.

Vous n'avez pas de temps à perdre.

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

Eh! en voilà plus de cent.

MONDOR.

J'ai ouï dire qu'il y a des secrets pour se faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres...

M. GRICHARD.

Comment diable! pour qui me prenez-vous?

MONDOR.

Pour un très-savant et très-honnête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des secrets pour vous faire aimer?

MONDOR.

Eh! non, monsieur; grâces à Dieu, la nature n'y a pourvu que de reste.

M. GRICHARD, à part.

Ah! voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incommodent à force d'être entêtées de moi : j'aime ailleurs à la rage. Il y a des secrets pour se faire aimer ; apprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent.

M. GRICHARD.

A ces femmes qui vous aiment à la folie?

MONDOR.

Oui, monsieur.

M. GRICHARD.

Prenez...

MONDOR.

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois fois seulement...

MONDOR.

J'entends.

M. GRICHARD.

Aussi mal votre temps avec elles que vous le prenez avec moi, elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

MONDOR.

Bon.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

GRICHARD, seul.

Il m'avait bien trouvé en état d'écouter ses balivernes. Je suis au désespoir de la fuite de Brillon.

SCÈNE IX.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

Eh bien, m'apportez-vous des nouvelles de ce petit pendard?

ARISTE.

Catau l'est allé chercher. Mais vous ne partirez pas demain?

M. GRICHARD,

A la pointe du jour.

ARISTE.

Ce sera donc après avoir donné ordre à l'affaire de monsieur de Saint-Alvar?

M. GRICHARD.

L'ordre est tout donné.

ARISTE.

Comment donc?

M. GRICHARD.

Je n'en veux plus entendre parler.

ARISTE.

Je vous admire, mon frère. Hier vous vouliez donner Térignan à Clarice, et Hortense à Mondor; ce matin vous vouliez épouser Clarice, et donner votre fille à M. Fadel; et ce soir vous ne voulez faire ni l'un ni l'autre?

M. GRICHARD.

Non, non, non, de par tous les diables! non.

ARISTE.

Voilà cependant trois fois, de bon compte, que vous changez de sentiment dans un jour.

M. GRICHARD.

J'en veux changer trente, s'il me plaît; et afin qu'on ne m'en vienne plus rompre la tête, je suis bien aise de m'être engagé, en votre présence, à partir demain matin, pour aller voir à la campagne ce seigneur malade qui m'a fait l'honneur de m'envoyer son aumônier.

ARISTE.

Mais au moins, avant que de partir, vous devriez prendre quelque ajustement avec monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Je n'en ferai rien.

ARISTE.

Il a de puissans amis.

M. GRICHARD.

Je m'en moque.

ARISTE.

Vous lui avez donné votre parole.

M. GRICHARD.

Qu'il la garde.

ARISTE.

Il vient de vous dire à vous-même qu'il savait le moyen de vous la faire tenir.

M. GRICHARD.

Je l'en défie.

ARISTE.

Il s'est mis en frais pour ces mariages.

SCÈNE X.

CATAU, écoutant, dans le fond; M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

Pourquoi s'y mettait-il?

ARISTE, à M. Grichard.

Vous serez condamné à de grands dommages et intérêts.

M. GRICHARD.

Oh! vous ne les payerez pas pour moi.

ARISTE.

Non: mais...

M. GRICHARD.

Après ce que j'ai vu de Clarice, quand il m'en devrait coûter tout mon bien, et que toute la terre s'en mêlerait, j'aimerais mieux être pendu, roué, grillé, que d'épouser cette créature.

CATAU, s'approchant vite.

Ah! monsieur.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce?

CATAU.

Brillon s'est enrôlé.

M. GRICHARD.

Enrôlé?

CATAU.

Oui, monsieur, enrôlé pour aller à la guerre.

M. GRICHARD.

A la guerre?

ARISTE.

On s'est moqué de toi.

CATAU.

Monsieur, j'ai parlé moi-même au sergent et au capitaine.

M. GRICHARD.

Le fripon!

ARISTE.

Quel malheur!

CATAU.

Oui, monsieur.

M. GRICHARD.

Mais ce capitaine est un enragé ; il se fera casser, d'enrôler des garçons de quinze ans : on veut aujourd'hui de grands soldats.

CATAU.

C'est ce que je lui ai dit. Il m'a répondu que cela était bon pour ceux qui vont en Flandre, en Piémont, ou en Allemagne : mais que pour lui, il lui était permis d'enrôler de jeunes garçons.

M. GRICHARD.

De jeunes garçons? le traître!

CATAU.

Oui, monsieur, il a ordre, à ce qu'il dit, de les mener si loin, si loin, qu'avant qu'ils y soient arrivés, ils auront tous de la barbe.

M. GRICHARD.

Comment diantre! et où les mène-t-il?

CATAU, lui donnant une carte.

Tenez, monsieur, de peur de l'oublier, je me le suis fait écrire sur cette carte; voyez.

M. GRICHARD, lisant.

« A... à Madagascar... » Brillon à Madagascar!

CATAU.

Ils disent, monsieur, que ce n'est pas loin de l'autre monde.

ARISTE.

C'est sans doute, mon frère, pour cette colonie dont vous avez ouï parler? Voilà un garçon perdu.

CATAU, en pleurant.

Hélas! monsieur, je viens de voir ce pauvre enfant; on l'a déjà habillé de vert, avec un bonnet à la dragonne; (*en riant*) et... et on lui a fait apprendre à jouer du tambour. Tenez, monsieur, cela fait rire et pleurer.

M. GRICHARD.

Et où loge ce maudit capitaine, que je lui aille laver la tête?

CATAU.

Il ne loge point, il campe toujours.

M. GRICHARD.

Viens, mène-moi où tu l'as vu. Il faut que j'aille trouver ce Turc, et que...

CATAU.

Gardez-vous-en bien.

M. GRICHARD.

Comment? coquine!

CATAU.

Eh bien, monsieur, vous pouvez y aller; mais je vous avertis au moins de faire votre testament, et de prendre congé de vos malades.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire?

CATAU.

C'est-à-dire, monsieur, que ce capitaine cherche partout des médecins pour les mener en ce pays-là.

ARISTE.

Des médecins? gardez-vous bien d'y aller.

M. GRICHARD.

Voici pour moi un jour bien malencontreux!.... C'est le seul de mes enfans qui promet quelque chose.

CATAU.

Il est vrai qu'il vous ressemble déja comme deux gouttes d'eau.

M. GRICHARD.

Il faut que tu y retournes avec de l'argent, et que...

CATAU.

Monsieur, ils m'enrôleront : le sergent me voulait prendre, moi, si je ne me fusse promptement sauvée. Il dit qu'ils ont ordre d'y mener aussi des filles.

M. GRICHARD.

Tubleu! voilà de terribles enrôleurs!

CATAU.

Vous moquez-vous? Monsieur Mamurra a voulu y aller pour chercher Brillon : à son langage on l'as pris pour un médecin (vous savez qu'il parle comme un fou) : d'abord il a été coffré. Je ne l'ai pas vu; mais je l'ai entendu heurler dans une chambre, où il jure en latin comme un possédé. Cependant ils partent demain matin.

ARISTE

Il faut y envoyer quelqu'un en diligence.

M. GRICHARD.

Mais qui diantre pourrons-nous trouver qui soit à l'abri d'enrôlement?

CATAU bas, à M. Grichard.

Eh ! priez monsieur que voilà.

M. GRICHARD.

Qui, lui ?

CATAU, bas, à M. Grichard.

Eh ! vraiment oui, lui ; il ne risque rien : on n'a que faire d'avocats en ce pays-là.

M. GRICHARD.

On s'en passerait bien en celui-ci. (*A Ariste.*) Allez-y donc ; et, à quelque prix que ce soit...

ARISTE.

Je n'épargnerai rien, assurément, et je vous ramenerai Brillon, ou j'y perdrai mon latin.

M. GRICHARD.

Vous ne perdriez pas grand'chose.

CATAU.

Monsieur, vous pourriez encore trouver ce capitaine chez son oncle.

ARISTE.

Son oncle ?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Quoi ! ce capitaine est donc ce neveu dont il nous a si souvent parlé ?

CATAU.

Oui, monsieur ; et il devait aller prendre congé de lui : je crois qu'il y est à présent.

ARISTE.

J'y cours, pour ne le pas manquer : il n'y a qu'un pas d'ici ; dans un moment je vous rends réponse.

SCÈNE XI.

CATAU, M. GRICHARD.

CATAU.

Je crains bien, monsieur, qu'on ne veuille pas lui rendre votre fils.

M. GRICHARD.

Pourquoi non, gueuse ? (1).

(1) *Variante :*
Coquine.

CATAU.

Ce capitaine fait litière d'argent : c'est un marquis de vingt mille livres de rente ; il a un équipage de prince, et ses gens m'ont dit que le roi lui a donné le gouvernement de Madagascar.

M. GRICHARD.

Il faut que tous les diables soient déchaînés aujourd'hui contre moi !

CATAU, à part.

Pas tous encore. (*A M. Grichard.*) Que je plains ce pauvre enfant !

M. GRICHARD.

Morbleu ! si ce seigneur malade que je dois aller voir demain, était à Paris, je ferais bien voir à ce capitaine... (*Voyant entrer Lolive.*) Mais que cherche ici ce soldat ?

SCÈNE XII.

CATAU, *LOLIVE,* en soldat ; M. GRICHARD.

CATAU, à M. Grichard.

Ah ! monsieur, c'est le sergent de ce capitaine.

M. GRICHARD.

Peut-être il me vient rendre Brillon.

LOLIVE.

Brillon ? non.

M. GRIÇHARD, bas, en tremblant.

Oh, oh ! c'est ce coquin de maître à danser.

CATAU, après s'être approchée de Lolive pour le regarder (1).

Monsieur, c'est lui-même ; je ne l'avais pas d'abord reconnu.

LOLIVE, à M. Grichard.

Oui, monsu : depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir on m'a offert une hallebarde. Je ne suis plus Rigaudon ; je suis à présent monsieur de la Motte, à vous servir.

GRICHARD, à part.

La peste te crève !

LOLIVE.

Je viens vous prier, monsu, de n'avoir aucune rancune de l'affaire de tantôt.

M. GRICHARD, à part.

Le diable t'emporte !

(1) Lolive, M. Grichard, Catau.

LOLIVE.

Si vous avez quelque chose sur le cœur, pourtant.....
(Il lui met un pistolet sous le nez.)

M GRICHARD.

Monsieur Rigaudon, ou monsieur de la Motte, comme il vous plaira, sortez vite d'ici, et laissez-moi en repos.

LOLIVE.

J'y viens aussi, monsu, pour vous avertir de la part de mon capitaine, de ne vous pas faire attendre demain matin.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire?

LOLIVE.

C'est-à-dire, monsu, que vous soyez prêt pour partir à quatre heures.

M. GRICHARD.

Qui, moi?

LOLIVE.

Vous-même, monsu.

CATAU, le contrefaisant.

Vous le prenez pour un autre, monsu.

LOLIVE.

Non, ma belle enfant, non; n'est-il pas monsu Grichard? (*A M. Grichard.*) Vous irez, monsu, d'ici à Brest dans le carrosse de mon capitaine, et là vous vous embarquerez en bonne compagnie.

M. GRICHARD.

Quel galimatias me faites-vous là?

LOLIVE.

Galimatias, monsu? N'avez-vous pas promis de partir demain matin, à l'homme que mon capitaine a envoyé ici tout à l'heure?

CATAU.

Vous équivoquez, monsu; monsieur n'a promis de partir demain matin qu'à un aumônier.

LOLIVE.

Justement, voilà l'affaire; c'est l'aumônier de notre régiment

M. GRICHARD.

Ah! je suis perdu!

CATAU, à Lolive.

Mais c'est pour aller voir un seigneur malade à la campagne, que monsieur a promis de partir.

LOLIVE.

LOLIVE.

Eh bien, voilà ce que c'est aussi. Cette campagne, c'est Madagascar, bon pays; et ce seigneur malade, c'est le vice-roi de l'île, brave homme.

M. GRICHARD.

Ah ! qu'ai-je fait? qu'ai-je fait?

LOLIVE.

Vous serez, morbleu, son premier médecin; je vous en donne ma parole.

CATAU.

Quoi, monsieur, vous irez aussi à Madagascar?

M. GRICHARD.

J'enrage.

LOLIVE.

Assurément monsu ira; il en a donné sa parole par écrit, et mon capitaine le fera bien marcher.

M. GRICHARD, avec fureur.

Oh! je n'en puis plus. Va-t'en dire, scélérat, à ton aumônier, à ton capitaine, à ton vice-roi, et à tous les Madagascariens, qu'ils ne se jouent pas à la colère d'un médecin.

LOLIVE.

Monsu, monsu, vous êtes homme d'honneur; et, puisque vous vous y êtes engagé, vous irez.

M. GRICHARD.

Oui, traître, j'irai tout à l'heure faire assembler la faculté.

LOLIVE.

Et moi le régiment, nous verrons qui l'emportera.

M. GRICHARD.

Ceci intéresse tous mes confrères.

LOLIVE.

Eh! monsu, si vous pouviez en emmener quelques-uns avec vous, le beau coup! il n'en resterait encore que trop pour Paris.

SCÈNE XIII.

ARISTE, CATAU, LOLIVE, M. GRICHARD.

ARISTE, à M. Grichard.

On ne veut point absolument vous rendre votre fils.

CATAU.

Il y a bien d'autres affaires.

ARISTE.

Comment?

CATAU, montrant M. Grichard.

Voilà monsieur qui va aussi à Madagascar.

ARISTE.

Mon frère?

CATAU.

Il s'y est engagé; on l'a surpris: vous y étiez présent. Cet aumônier....

ARISTE.

Ah! je vois ce que c'est. Quelle trahison!

LOLIVE.

Vous moquez-vous, monsu? il fera fortune en ce pays-là; on n'y est pas encore désabusé des médecins.

M. GRICHARD, à part.

Le bourreau!

LOLIVE.

C'est le plus beau séjour du monde pour les gens de sa profession.

M. GRICHARD, à part.

Le traître!

LOLIVE.

C'est de là que viennent toutes les drogues spécifiques.

M. GRICHARD, à part.

L'infâme!

LOLIVE.

Quel plaisir pour un médecin de se voir à la source de la casse, du sené, et de la rhubarbe!

M. GRICHARD, en fureur.

Il faut que j'étrangle ce scélérat!

LOLIVE, lui présentant ses pistolets.

Alte là! Adieu, monsu. Si vous n'êtes chez mon capitaine demain matin à quatre heures, vous aurez ici, à cinq, trente soldats logés à discrétion. Serviteur, jusqu'au revoir.

SCÈNE XIV.

CATAU, ARISTE, M. GRICHARD.

CATAU.

Je soupçonne, monsieur, quelque chose, dont il faut que j'aille m'éclaircir. Il y a quelque trahison.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

ARISTE, M. GRICHARD.

ARISTE.

Voilà, mon frère, ce que vous coûte votre gronderie; le soufflet que vous avez donné à Brillon est cause de tout. Le petit fripon s'est allé enrôler, et a donné lieu à la pièce qu'on vous a faite : vous aurez de la peine à vous en tirer. Je vous l'ai dit mille fois, votre mauvaise humeur vous attire toujours....

M. GRICHARD.

Ah ! courage : il est question de chercher des expédiens pour qu'on ne nous mène pas, Brillon et moi, à Madagascar; et la démangeaison de moraliser vous prend.

ARISTE.

Pour moi, je ne vois pas quels expédiens employer où l'argent est inutile : aux maux sans remède, le plus court est de prendre patience. Cependant la prudence veut...

M. GRICHARD.

Ah, quel homme ! Savez-vous bien, monsieur mon frère, que j'aimerais mieux aller mille fois à Madagascar, à Siam, et au Monomotapa, que d'entendre moraliser si hors de saison ? Voilà-t-il pas ce qu'on vous reprochait l'autre jour à l'audience ? Vous jasâtes une heure sur les anciens Babyloniens, et il était question au procès d'une chèvre volée. J'enrage quand je vois...

SCÈNE XVI.

ARISTE, M. GRICHARD, TÉRIGNAN.

TÉRIGNAN.

Mon père, je sais le tour qu'on vous a joué; j'ai découvert d'où cela vient; et je viens vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous

de ne point aller à Madagascar, et de ravoir mon frère sans qu'il vous en coûte rien.

M. GRICHARD.

Comment?

TÉRIGNAN.

Monsieur de Saint-Alvar est cause de tout.

ARISTE.

Monsieur de Saint-Alvar?

TÉRIGNAN.

Lui-même. Par malheur, il est proche parent de ce capitaine....

M. GRICHARD.

Je sais qu'il est son oncle : achève.

TÉRIGNAN.

Eh bien, il s'est allé plaindre à son neveu que vous lui avez manqué de parole, et que c'est le plus sensible affront que l'on puisse faire à un gentilhomme.

M. GRICHARD.

Le maudit vieillard!

ARISTE.

Il avait bien dit qu'il savait le moyen de se venger.

TÉRIGNAN.

Ce capitaine a juré qu'il vous emmènerait, vous et mon frère, si vous n'épousiez Clarice.

M. GRICHARD.

Moi, que j'épouse cette baladine? J'aimerais autant épouser l'opéra.

TÉRIGNAN.

Je vais donc lui dire qu'il n'y a rien à faire?

(1) ARISTE.

Attendez, mon neveu. Prenons ici un expédient pour contenter tout le monde. Il doit leur être indifférent qui de vous deux épouse Clarice?

TÉRIGNAN.

Ah! mon oncle, je vous entends; n'en dites pas davantage. Vous savez bien que je suis engagé à Nérine?

M. GRICHARD.

Nérine, pendard! la fille d'un médecin qui n'est jamais de mon avis?

(1) M. Grichard, Ariste, Térignan.

TÉRIGNAN, à Ariste.

Mon oncle, je vous supplie.... (*A M. Grichard.*) Mon père, je vous conjure...

M. GRICHARD.

Tais-toi, maraut. Dusses-tu enrager, tu épouseras Clarice, s'il ne faut que cela pour nous tirer d'affaire.

TÉRIGNAN.

Oh! j'aime mieux aller aussi à Madagascar.

M. GRICHARD.

Tu n'iras point à Madagascar, et tu l'épouseras.

SCÈNE XVII.

CATAU, M. GRICHARD, ARISTE, TÉRIGNAN.

CATAU, à M. Grichard.

Monsieur, je vous prie de me donner mon congé.

M. GRICHARD.

Pourquoi ton congé?

CATAU.

Je ne veux plus servir une extravagante.

M. GRICHARD.

Que t'a-t-elle fait?

CATAU, montrant Ariste.

Est-ce que monsieur ne vous en a rien dit?

ARISTE.

Ma nièce m'a prié de n'en point parler.

CATAU.

Refuser un parti si avantageux, et qui nous mettrait tous hors d'embarras!

M. GRICHARD.

Quel parti?

CATAU.

Comment, monsieur? Ce neveu de monsieur de Saint-Alvar, ce marquis de vingt mille livres de rente, ce gouverneur de Madagascar, a chargé (*Montrant Ariste.*) monsieur de vous demander Hortense en mariage.

ARISTE, à M. Grichard.

Il est vrai, mon frère: mais elle a quelque secrète aversion pour lui.

CATAU, à M. Grichard.

Aversion pour un homme de vingt mille livres de rente, et qui est fait à peindre! Vous l'avez vu, monsieur.

M. GRICHARD.

Qui, moi? et quand?

CATAU.

Tout à l'heure. C'est cet homme de condition qui est venu vous consulter...

M. GRICHARD.

Qui? ce grand flandrin? Il est encore plus sot que Fadel: mais il n'est que trop bon pour Hortense.

ARISTE.

C'est un homme, après tout, que nous ne connaissons pas bien, et je trouve que ma nièce a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je trouve que votre nièce est une sotte.

CATAU.

Assurément, monsieur. Je sais bien d'où vient son aversion; elle est affolée de son Mondor qui ne viendra peut-être jamais.

M. GRICHARD.

La coquine! Je vois ce que c'est: ils sont tous d'intelligence contre moi et Brillon; ils voudraient déjà nous savoir bien loin. Ah! parbleu, je ne serai pas leur dupe. Allons, allons, Catau.

CATAU.

Que vous plaît-il, monsieur?

M. GRICHARD.

Fais venir Hortense, et va dire à monsieur de Saint-Alvar, à Clarice, et à ce marquis, de se rendre ici tout à l'heure.

CATAU.

J'y cours: vous les aurez dans un moment.

SCENE XVIII.

M. GRICHARD, TÉRIGNAN, ARISTE.

M. GRICHARD, à Térignan qui fait semblant de vouloir fuir.

Oh! ne songe pas, toi, à nous échapper; demeure là, entre ton oncle et moi, que je te voie; et songe que si tu ne fais les choses de bonne grâce, je te...Oh, oh...

TÉRIGNAN.

Mon père...

M. GRICHARD.

Attends-toi que je te donne à ta Nérine.

TÉRIGNAN.

Vous avez beau faire, vous ne me ferez jamais épouser Clarice par force.

M. GRICHARD.

De force ou de gré, tu l'épouseras.

SCÈNE XIX.

HORTENSE, CATAU, M. RIGAUT, M. GRICHARD, TÉRIGNAN, ARISTE.

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar consent à tout; vous aurez ici les autres dans un moment.

M. GRICHARD.

Ah! tu as fait venir monsieur Rigaut.

CATAU.

J'ai cru que vous en auriez besoin.

M. GRICHARD.

Allons, monsieur le notaire, deux contrats : je marie Térignan avec Clarice.

M. RIGAUT.

Monsieur, lesdits contrats sont dressés depuis hier: il n'y aura qu'à signer quand les parties contractanctes seront ici.

TÉRIGNAN.

Mais, mon père, épousez Clarice, je vous en conjure!

HORTENSE.

Oui, mon père, épousez-la, je vous en supplie; et ne me donnez point à ce marquis.

M. GRICHARD.

Ah, parbleu, voici qui est drôle! je veux marier mes enfans, et mes enfans me veulent marier, moi.

M. RIGAUT.

Monsieur, en pareil cas, nous avons accoutumé de préférer la volonté des pères à celle des enfans; c'est notre style.

M. GRICHARD.

Je le crois bien, vraiment, ce style est bon. Allons, monsieur, afin que tout soit prêt quand les autres viendront, je marie aussi Hortense à monsieur le marquis de... de...

CATAU.

Attendez, monsieur, je sais son nom et ses qualités; je vais

les lui dicter. (*Bas.*) Ne vous rendez pas au moins (1). (*Dictant à M. Rigaut.*) Marquis de Tissac.

RIGAUT, *écrivant.*

Sac.

CATAU.

Gouverneur, pour le Roi, de l'île de Madagascar.

RIGAUT, *écrivant.*

Car.

M. GRICHARD, à Hortense.

Entends-tu, impertinente? vois ce que tu refuses.

HORTENSE.

Quoi, mon père, épouserai-je un homme qui me mènera au bout du monde?

CATAU.

Allez, mademoiselle, je connais des femmes qui font bien voir plus de pays à leurs époux!.... Mais les contrats sont dressés, et voici nos gens qui arrivent tout à propos.

SCÈNE XX.

CATAU, HORTENSE, MONDOR, M. GRICHARD, *M. RIGAUT*, MAMURRA, BRILLON, TÉRIGNAN, ARISTE.

(Brillon et Mamurra sont en uniformes de soldats : celui de Mamurra est pardessus sa robe.)

MONDOR, à M. Grichard, en lui présentant Brillon.

Monsieur, sur la parole qui m'a été donnée de votre part, voilà votre fils que je vous ramène avec plaisir.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant traité.... mais laissons cela, nous en dirons deux mots quelque jour. Et mon écrit?

MONDOR.

Je vous le rendrai quand vous aurez signé les deux contrats.

M. GRICHARD.

Signons donc.

MAMURRA.

Monsieur, ils m'ont aussi enrôlé.

M. GRICHARD.

Oh! va-t'en à Madagascar, toi.

BRILLON.

Mon père, laissez-moi aller, je vous prie, avec monsieur le marquis.

(1) Hortense, M. Grichard, *Catau*, *M. Rigaut*, Térignan, Ariste.

GRICHARD.

M. GRICHARD.

Paix ! fripon.

(Mamurra prend Brillon dans ses bras, et se sauve avec lui.)

SCENE XXI.

CATAU, HORTENSE, MONDOR, M. GRICHARD, *M. RIGAUT*, TÉRIGNAN, ARISTE.

M. GRICHARD.

Ne perdons point de temps, il est tard. (*A M. Rigaut.*) Donnez, que je signe.

(Il signe.)

TÉRIGNAN.

Mon père, je vous déclare au moins...

M. GRICHARD.

Signe seulement.

(Térignan signe.)

HORTENSE.

Je ne veux pas aller...

M. GRICHARD.

Dépêche-toi. Ah! ah! je vous ferai bien voir que je suis le maître.

(Hortense signe.)

CATAU.

Signez à présent, monsieur Mondor.

MONDOR, après avoir signé.

Voilà qui est fait.

M. GRICHARD.

Mondor! qu'est-ce à dire?

CATAU.

Oui, monsieur; voilà Mondor. C'est lui qui, par mon ordre, vous avait enrôlés, vous et Brillon. C'est moi qui l'avais fait marquis et gouverneur de Madagascar. Il renonce à cette heure au marquisat et au gouvernement, il a tout ce qu'il souhaite.

M. GRICHARD.

Ah! peste maudite, je t'étranglerai. (*A Hortense.*) Et toi, scélérate, c'est donc ainsi?...

CATAU.

Monsieur, elle n'a fait que suivre votre volonté. Vous la voulûtes hier donner à Mondor, vous la lui donnez aujourd'hui; de quoi vous plaignez-vous?

MONDOR.

Monsieur, l'honneur de votre alliance, l'amour...

M. GRICHARD.

Tarare! l'honneur, l'amour... Ah! j'enrage, je crève; me voilà vendu, trompé, trahi, assassiné, de tous côtés. (*A M. Rigaut.*) Mais tu seras pendu, faussaire exécrable.

M. RIGAUT.

Ma foi, monsieur, vous ne ferez pendre personne : ces deux contrats sont dans mon registre, par votre ordre, depuis hier, vous les signez aujourd'hui.

ARISTE, riant.

Mon frère, si vous étiez d'une autre humeur, nous aurions pris d'autres mesures.

M. GRICHARD.

Morbleu! il en coûtera la vie à plus de quatre.

(Il sort furieux.)

SCÈNE XXII et dernière.

CATAU, HORTENSE, MONDOR, *M. RIGAUT*, TÉRIGNAN, ARISTE.

CATAU.

De ses malades; peut-être. Mais allons nous réjouir, et que le Grondeur se pende, s'il veut.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

(On abrège le dénoûment de la manière suivante, en prenant de la scène XVI, page 67.)

SCÈNE XVI.

CATAU, HORTENSE, ARISTE, M. GRICHARD, TÉRIGNAN.

TÉRIGNAN.

Mon père, je sais le tour qu'on vous a joué; j'ai découvert d'où cela vient, et je viens vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous de ne point aller à Madagascar, et de ravoir mon frère, sans qu'il vous en coûte rien.

M. GRICHARD.

Comment?

TÉRIGNAN.

Monsieur de Saint-Alvar est cause de tout.

ARISTE.

Monsieur de Saint-Alvar?

TÉRIGNAN.

Lui-même. Par malheur, il est proche parent de ce capitaine....

M. GRICHARD.

Je sais qu'il est son oncle: achève.

TÉRIGNAN.

Eh! bien, il s'est allé plaindre à son neveu que vous lui avez manqué de parole, et que c'est le plus sensible affront que l'on puisse faire à un gentilhomme.

M. GRICHARD.

Le maudit vieillard!

ARISTE.

Il avait bien dit qu'il savait le moyen de se venger.

TÉRIGNAN.

Ce capitaine a juré qu'il vous emmènerait, vous et mon frère, si vous n'épousiez Clarice.

M. GRICHARD.

Moi, que j'épouse cette baladine? J'aimerais autant épouser l'opéra.

TÉRIGNAN.

Je vais donc lui dire qu'il n'y a rien à faire?

(1) ARISTE.

Attendez, mon neveu. Prenons ici un expédient pour con-

(1) Catau, Hortense, M. Grichard, Ariste, Térignan.

tenter tout le monde. Il doit leur être indifférent qui de vous deux épouse Clarice?

TÉRIGNAN.

Ah! mon oncle, je vous entends.

M. GRICHARD, à Térignan.

Oui; épouse, toi, ta Clarice. (*A Hortense.*) Et toi, ton Mondor.

HORTENSE.

Quoi, mon père, épouserai-je un homme qui me mènera au bout du monde?

M. GRICHARD.

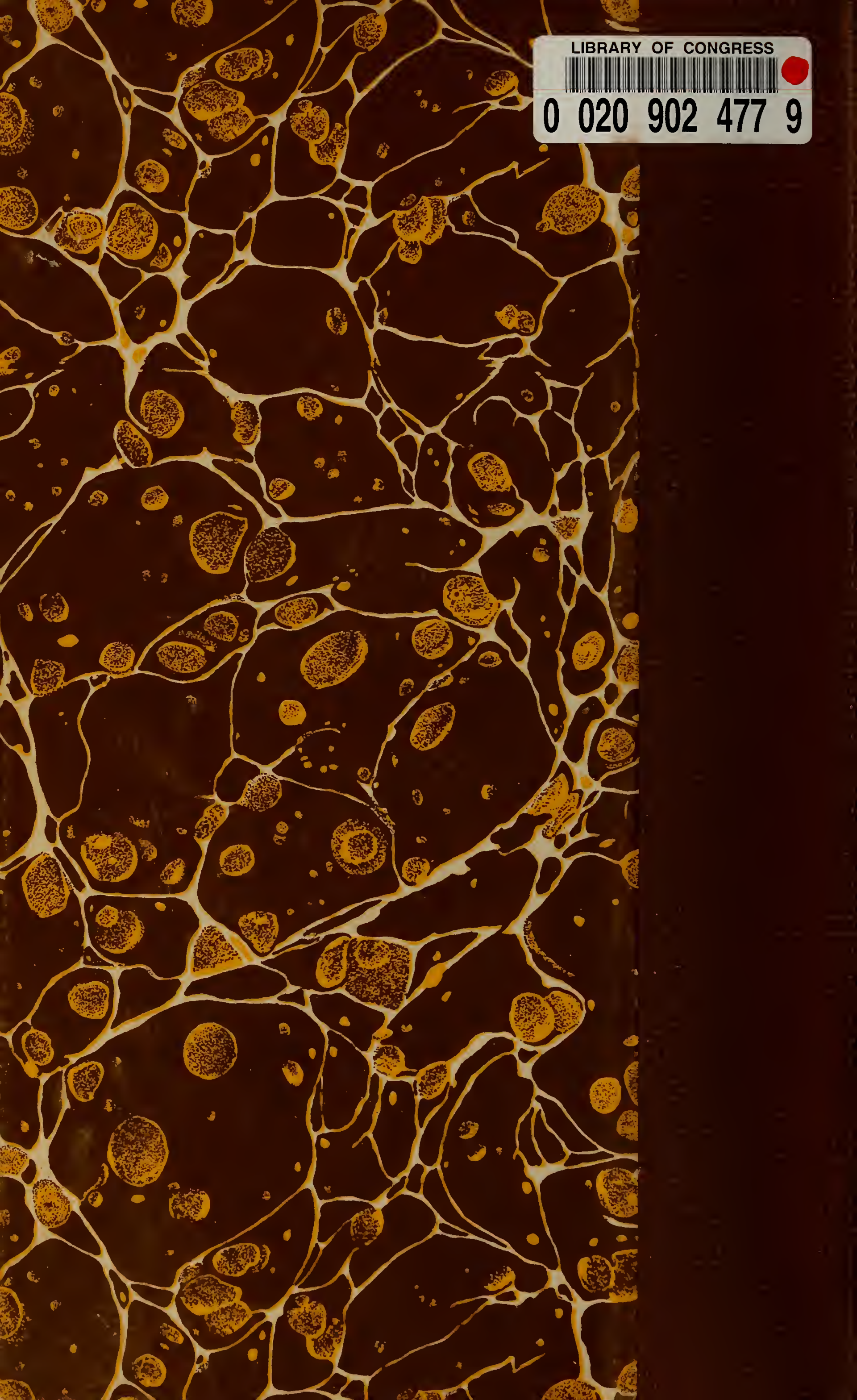
Eh bien! ne vas-tu pas faire la difficile?

CATAU.

Allez, mademoiselle, je connais des femmes qui font voir bien plus de pays à leurs époux!... Mais les contrats sont dressés, et voici nos gens qui arrivent tout à propos.

(On passe à la scène XX, page 72, et le reste va de suite.)

FIN.



LIBRARY OF CONGRESS
0 020 902 477 9